



Esquisse d'une psychanalyse scientifique

Jean-Jacques Pinto

► **To cite this version:**

Jean-Jacques Pinto. Esquisse d'une psychanalyse scientifique. Éditions Subjilectes, Aix-en-Provence. La parole est aux discours : vers une logique de la subjectivité, 1996. <hal-01134074>

HAL Id: hal-01134074

<https://hal.archives-ouvertes.fr/hal-01134074>

Submitted on 24 Mar 2015

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

L'ANALYSE DES LOGIQUES SUBJECTIVES



Des goûts
et des couleurs
on peut enfin
discuter ...

Une logique de la déraison, une micro-sémantique du fantasme...

Esquisse d'une psychanalyse scientifique

Jean-Jacques Pinto

Des goûts et des couleurs on peut enfin discuter...

Définition et présentation sommaire de l'A.L.S.

Tout terme nouveau apparaîtra en ***italique gras*** la première fois.

A. Définition rapide

L'Analyse des Logiques Subjectives (A.L.S.) est une méthode d'analyse des **mots** (unités lexicales) d'un texte parlé ou écrit, qui permet, **sans recourir au non-verbal** (intonations, gestes, mimiques, etc.), d'avoir une idée de la personnalité de l'auteur et de ceux qu'il peut espérer persuader ou séduire.

1. N'analyser que les **mots** offre l'avantage de pouvoir utiliser des textes anonymes (publicités, slogans) ou signés (journaux, œuvres littéraires) dont les effets (sympathie, antipathie, indifférence pour l'auteur indépendamment du contenu) se font sentir sur le lecteur même s'il ne connaît ni le physique, ni les gestes, ni le son de la voix de l'auteur (qui peut être à distance dans le temps et/ou l'espace). Ainsi, nous raconte Jan Lenica (Witold Gombrowicz, 1992),

« Gombrowicz se trouvait, bien entendu, *en Argentine*. Quant à moi, j'étais assis sur un banc, près du boulevard Krupowki [à Zakopane, en Pologne], lisant le livre *d'un auteur dont, jusque là, je ne savais rien* [...]. Assis sur mon banc, je ricanais, *enthousiasmé, transporté* [...]. C'est que "Ferdurdurke" m'amusaient énormément, et c'est déjà le premier pas vers la *sympathie* envers l'auteur » (souligné par nous).

De même pour Baudelaire, commenté par D. Coste (*Charles Baudelaire, Les Fleurs du mal*, J. Delabroy, Magnard, Collection Textes et contextes, pp. 34-35) :

« Quatre lecteurs différents veillent aux portes des Fleurs du mal ... Tous ces lecteurs se définissent ... par les rapports de *similarité* ou de *dissimilarité* qu'ils entretiennent avec le locuteur [Baudelaire] avant de lire. [Par exemple] le lecteur potentiel [le second des quatre], « *sobre et naïf homme de bien* » est l'exact opposé du locuteur [Baudelaire], *jardinier du mal* ». Il sera donc choqué et s'indignera. À l'inverse, le poète Laforgue va féliciter Baudelaire de « faire des poésies *détachées* — courtes — *sans sujet appréciable, vagues et sans raison* comme un battement d'éventail, *éphémères et équivoques* comme un maquillage » (souligné par nous).

Ou encore : Homère nous est inconnu (a-t-il seulement existé comme personne unique ?); pourtant sa poésie et ses métaphores nous émeuvent toujours (« l'aurore aux doigts de rose », « Achille au pied léger », etc.).

2. On prend en compte le **sens** des mots, et ce non pas globalement (approche *macroscopique* : analyse de contenu, thèmes, notions) mais en le décomposant en **atomes de sens le plus élémentaires possible** (approche *microscopique*), ce qui permettra de trouver des tendances générales, des invariants subjectifs **indépendants du sujet abordé** dans le texte considéré; par exemple, ce qui fait de Baudelaire un « poète maudit », qu'il nous parle d'amour, de mort, de voyage, de parfum, de beauté, etc.

B. Présentation sommaire

1. Les séries

Il existe dans une langue comme le français des **sous-langues subjectives** (les « *parlers* ») qui, bien que différentes, se comprennent tant bien que mal en se retraduisant l'une dans l'autre. Ces parlers sont des combinaisons de **mots simples ou complexes** affectés d'une **valeur positive ou négative**.

a) Les mots **simples** (analogues à des « *atomes* » de sens) sont toujours des **adjectifs** exprimant des propriétés simples : ouvert/fermé, nouveau/ancien. On les distribue dans **deux listes d'opposés** nommées **séries** :

• **La série « A »** concerne l'extérieur, le changement, le désordre, la destruction de l'ancien. Elle se compose d'**adjectifs simples** comme : *ouvert, souple, varié, changeant, nouveau, libre ...*

• **La série « B »** concerne au contraire l'intérieur, le non-changement, l'ordre, la conservation de l'ancien. Elle se compose d'**adjectifs simples** comme : *sérieux, ferme, stable, ancien, solide, durable ...*

Remarques :

1) Les atomes « A » et « B » sont pris dans leur sens **propre**, qui est en général le sens **concret** : *ouvert* au sens de **porte** ouverte, et non de **personne** ouverte.

2) On exclut des séries les « éventails » de plus de deux adjectifs qui ne s'opposent donc pas strictement deux à deux :

— ainsi retiendra-t-on l'opposition *coloré/non coloré* au lieu de la gamme des couleurs (de l'arc-en-ciel ou autres),

— et l'opposition *inconsistant/consistant* au lieu des multiples états de la matière (*solide, visqueux, poudreux, liquide, gazeux*), etc.

3) On observe parfois dans une même série des atomes en contradiction du point de vue cognitif (voir en annexe la liste des atomes A et B) : *inodore* et *puant*, *insipide* et *sucré*, *petit* et *moyen*... Ceci s'expliquera plus loin.

b) Les mots **complexes** (analogues à des « *molécules* ») sont des **adjectifs**, des **noms**, des **verbes** et des **adverbes** dont le sens peut se décomposer en atomes A ou B.

— Quand ils sont de composition à peu près homogène, on les rattache à la série A (ainsi « papillon » : *mobile, léger, rapide, désordonné, éphémère, coloré*) ou à la série B (ainsi « tortue » : *lourde, lente, rigide, couverte, durable*). Il s'agit d'une approximation, d'un abus de langage, car au sens strict seuls les adjectifs simples appartiennent aux séries.

— S'ils sont mixtes ou difficiles à analyser, on les dira respectivement « *neutres* » (noté « 0 ») ou « *indécidables* » (noté « ? »).

c) La **valeur** associée à chaque mot simple ou complexe est simplement **la résonance favorable ou défavorable qu'a ce mot pour celui qui le dit**. Elle peut donc être positive (noté « + »), négative (noté « - »), neutre (« 0 ») ou indécidable (« ? »). D'autre part elle peut changer chez un locuteur donné selon les moments ou selon les périodes de la vie.

2. Les **points de vue**

Ils s'obtiennent en comparant pour chaque mot pertinent d'un texte sa série et sa valeur. Ils peuvent changer, comme la valeur, selon les instants ou selon les âges de la vie.

a) Le point de vue « **extraverti** » (désigné par la lettre **E**) valorise la série A et dévalorise la série B, ce qui peut se noter :

$$\mathbf{A+ = B - = E}$$

Exemple : je suis quelqu'un d'*ouvert*, je ne suis pas **borné**.

N. B. : dorénavant, pour faciliter leur repérage, les mots A figureront dans nos exemples en *italique*, et les mots B en **gras**.

b) Le point de vue « **introverti** » (désigné par la lettre **I**) valorise la série B et dévalorise la série A :

$$\mathbf{B+ = A - = I}$$

Exemple : je suis quelqu'un de **sérieux**, je ne suis pas un *plaisantin*.

c) Le point de vue « extraverti » choisira donc ses mots dans la série **A** pour présenter ce qu'il aime, et dans la série **B** pour présenter ce qu'il critique, n'aime pas ou même redoute.

joie : mon cœur *déborde* (A+)

chagrin : j'ai le cœur **lourd, serré** (B-).

d) Le point de vue « introverti » choisira au contraire la série **B** pour présenter ce qu'il aime, et la série **A** pour présenter ce qu'il critique, n'aime pas ou même redoute.

joie : mon cœur est **comblé** (B+)

chagrin : ça me *fend* le cœur, mon cœur *saigne* (A-).

e) Conséquences :

— « Le même » mot ou « la même » expression peut être valorisé (+) pour le point de vue « extraverti » et dévalorisé (-) pour le point de vue « introverti », et inversement

- *c'est la porte ouverte* à (...*tous les excès*) (A-)/*opérations portes ouvertes* (A+)
- *s'envoyer en l'air* (référence: *accident*) (A-)/*s'envoyer en l'air* (référence: *plaisir*) (A+)
- *le Vietnam, c'est l'enfer* (A-)/*Get 27 [boisson], c'est l'enfer* (A+)

De fait, il ne s'agit pas du « même » mot ou de la « même » expression, mais bel et bien d'**homonymes au sens strict** (*forme commune, emploi différent*) sous l'angle de l'A.L.S.

— Pour décrire le *même type* de plaisir, les locuteurs recourent à des mots de série *opposée* :

- pour les plaisirs de la table : *se remplir la panse, s'en mettre plein la lampe, avoir la peau du ventre bien tendue* (B+)/*s'exploser le ventre, se faire péter la panse* (A+)
- pour la drogue : le toxicomane peut dire qu'il *se défonce* (A+) ou au contraire qu'il *se fixe, se cale* (B+)
- pour le plaisir sexuel : dans D. H. Lawrence, l'amant de Lady Chatterley ne *s'envoie pas en l'air* (A+), mais « **trouve enfin la paix** » (B+).

De même pour décrire le *même type* de désagrément :

- *être pété* (A-)/*être bourré* (B-) (domaine de référence : l'ivresse),
- *être fondu* (A-)/*être givré* (B-) (domaine de référence : la folie),
- *y passer* (A-)/*y rester* (B-) (domaine de référence : la mort), etc.

— C'est donc à tort que certains mots ou expressions renvoyant à un *domaine de référence commun*, et ayant *même valeur* positive ou négative sont donnés pour **synonymes** dans les dictionnaires, comme si on pouvait les substituer indifféremment. En fait ils contiennent *des atomes de sens opposés*, qui donnent une indication sur le *point de vue* subjectif (instantané ou durable) de leur émetteur.

Ces couples de **pseudosynonymes** sont utilisés de façon « partielle » selon les familles de locuteurs : interviewés sur leur emploi (en *réception*) ceux-ci les donnent souvent pour interchangeables, mais dans l'exercice effectif de leur parole (en *production*) ils ne les confondent pas.

Il s'agit donc cette fois d'**homonymes au sens large** (*réfèrent commun, emploi différent*) sous l'angle de l'A.L.S.

f) Cette notion de **point de vue « instantané »** (valable pour le seul mot qu'on analyse) peut être étendue à *l'échelle d'un texte entier*, qui présente en général une dominante « **I** » ou « **E** », sauf dans le cas du parler « **hésitant** » décrit ci-dessous.

3. Les **parlers**

C'est l'extension cette fois à *l'échelle d'une vie entière* de la notion de **point de vue**, recoupant la notion empirique de *personnalité* et la notion psychanalytique d'*identification* : chacun joue « sa » biographie comme un acteur dit « son » texte, *en fait écrit par un autre ...* (voir § Genèse des séries et parlers, B).

Les sous-langues, ou « parlers », recombinent dans le temps (de *l'adolescence* à la *fin de la vie*, point expliqué au § Genèse, B, 4) les deux points de vue « **I** » et « **E** », ce qui aboutit à :

• un parler « **conservateur** » (**I** → **I**), correspondant grosso modo à la personnalité *obsessionnelle* : « introverti incorruptible », nostalgique du Paradis perdu, qui commence « **I** » et finit « **I** ».

• un parler « **changement/destruction** » (**E** → **E**), correspondant grosso modo à la personnalité *hystérique* : « extraverti incorrigible », tenté par l'Enfer, qui commence « **E** » et finit « **E** ».

• un parler « **du progrès** » ou « **constructeur** » (**E** → **I**), sans équivalent séméiologique : « extraverti repent », transitant par le Purgatoire, qui commence « **E** » et finit « **I** ».

• un parler « **hésitant** » (**I ou E**, abréviation de l'alternance **I → E → I → E** etc.), correspondant grosso modo à la personnalité *phobique* : « éternel indécis », qui oscille toute sa vie entre « **E** » et « **I** ».

4. Les **combinaisons de parlers**, également valables à l'échelle d'une vie entière :

• Il existe un parler « **E → I raté** », intermédiaire entre les parlers **E → E** et **E → I**, où le locuteur échoue ou même meurt au moment d'achever le chef-d'œuvre qui rachète son errance antérieure (« il se tue à la tâche ») : dans le film *All that Jazz* de Bob Fosse, le chorégraphe meurt d'un infarctus sur la table d'opération au moment même où le spectacle qui devait consacrer sa réussite passe à la télévision.

• Les représentants du parler « hésitant » (**I ou E**) peuvent « pencher » du côté du parler **I → I** ou du parler **E → E** : face au danger que représente une situation angoissante, les premiers (« **attentistes** ») se tiendront sur leurs gardes, les seconds (« **entreprenants** ») fonceront quand même, tels des chevaliers « avec peur et reproche » (!). Ces deux dénominations sont empruntées à B. Cathelat (voir le § Validation, B, 4).

• Il y a souvent **coexistence** (pour l'instant inexplicée quand à sa genèse) du parler **I ou E** et du parler **E → I** : à ce mélange particulier de **doute sceptique** et **d'ambition constructive**, nous donnerions volontiers le nom de parler « **Montaigne** », bien illustré par les écrits de ce philosophe.

• La description de ces combinaisons montre assez au lecteur qui suspecterait un quelconque schématisme :

– que la liste actuelle des possibilités *n'est pas limitative*,

– qu'elle se constitue de façon tâtonnante, *sur le terrain*, avant de se chercher une explication théorique : elle peut, si besoin est, à s'enrichir de *nouvelles combinaisons*,

– que l'adéquation à l'*observation* est toujours préférée à la combinatoire « aveugle » : à l'expérience, toutes les combinaisons ne se retrouvent *pas forcément* (le parler **I → E** notamment ne nous semble pas devoir être retenu, point expliqué au § Genèse, B, 4).

Filiations

A. l'A.L.S. découle de certains énoncés radicaux de J. Lacan (notamment les « **Quatre Discours** »); elle les prolonge et les modifie tout en cherchant à les valider par leur mise en relation avec des corpus tirés du **discours courant**.

1. **Les énoncés de Lacan** ne sont ni « à *géométrie variable* » comme a pu le soutenir le magazine « L'Express » dans un dossier sur la psychanalyse, ni parfaitement *cohérents*, comme le croient les inconditionnels genre « petit livre rouge ». Il vaudrait mieux appliquer à Lacan lui-même sa conception du « sujet divisé », et dire qu'il « produit » (entre autres) deux types d'énoncés très différents :

a) des énoncés **radicaux**, constamment réaffirmés, insistants, et qui souvent restent lettre morte, par exemple :

– « un sujet n'est pas un individu » (mais ce dernier revient par la bande chez les ânes-à-liste sous le nom de « sujet singulier »),

– « ce qui parle sans le savoir me fait *je*, sujet du verbe », (mais certains disciples prétendent encore parler « en leur nom propre »).

Nous cherchons à recenser ces énoncés et à tester leur validité.

b) des énoncés **fantasmatiques**, surtout du type « discours hystérique » : métaphores non analysées, alternance de séduction et de rejet de l'auditoire, astuces rhétoriques pour « ratisser large », le tout se laissant décrire justement en termes de « séries et parlers ».

J.-C. Milner, dans *L'Œuvre claire*, fait la même distinction que nous : le Lacan du **mathème** (celui qui affirme « il n'y a de sérieux que le sériel ») diffère du Lacan de la **conversation savante** récupérée par les « habiles » :

« [...] Il ne faut pas se laisser prendre trop au Lacan des mises en relation massives; c'est un *Lacan de la conversation savante* [...] Il étincelle d'aperçus profonds, de rapprochements fulgurants, d'effets de vérité, mais ce n'est pas un *Lacan du mathème* » (souligné par nous).

Ce Lacan « radical » ou « du mathème » (jeu de lettres et de symboles formalisant l'expérience clinique) évoque dans *Subversion du sujet et dialectique du désir* (1966) la possibilité d'un calcul **logique** de la subjectivité :

« À quoi l'on voit que cet Autre n'est rien que le pur sujet de la moderne stratégie des jeux, comme tel *parfaitement accessible au calcul de la conjecture*, pour autant que le sujet réel, pour y régler le sien, n'a à y tenir compte d'aucune aberration dite subjective au sens commun, c'est-à-dire psychologique, mais de la seule inscription d'une *combinatoire* dont l'*exhaustion serait possible* » (souligné par nous).

2. Quelle relation, donc, entre « nos » parlars et les Quatre Discours de Lacan ?

Ses « mathèmes » ambitionnent de décrire les discours **du Maître, de l'Université, de l'Hystérique et de l'Analyste**. Mais ils soulèvent certaines critiques :

— ces lettres et symboles n'empêchent pas les interprétations fantaisistes de la part des disciples (par exemple J. Clavreul dans *L'Ordre médical*); or leur but initial était une transmissibilité intégrale, « sans déformation ».

— certaines corrélations avec l'observation clinique sont douteuses : ainsi le Discours de l'Université (assimilé par Lacan au discours obsessionnel) recouvre en fait selon nous deux réalités cliniques bien différentes (dans notre terminologie : parler « **conservateur** » et parler « **du progrès** » (voir le § Applications, A, 1). Or c'est le *discours courant* (pour l'A.L.S.) et le *texte des séances d'analyse* (pour qui voudrait les modéliser) qui devraient toujours avoir le dernier mot sur leur formalisation, comme en convient Lacan dans le Séminaire *Encore* : « Ce n'est pas à l'aide du nœud borroméen [autre modélisation que le mathème] qu'on peut aller plus loin que là d'où il sort, à savoir l'expérience psychanalytique ». Il dit aussi du schéma topologique qu'il propose pour la psychose (*D'une question préliminaire à tout traitement possible de la psychose*) : « Il vaudrait pourtant mieux ce schéma de le mettre au panier s'il devait, à l'instar de tant d'autres, aider quiconque à oublier dans une image intuitive l'analyse qui la supporte ».

Refuser les formules, ambiguës et peut-être prématurées, et la topologie, par trop analogique, pour reprendre humblement la démarche de fourmi qui consiste à partir du mot à mot des énoncés, nous a conduit à proposer l'A.L.S. Celle-ci, redisons-le, décrit des **parlars** différents des **discours** de Lacan, à l'exception du parler E → E qui coïncide en gros avec le Discours de l'Hystérique. Ce « décrochage » n'empêche nullement la compatibilité de l'A.L.S. avec les prémisses lacaniennes, et qu'à nos **parlars** s'applique *par définition* ce que Milner dit des **discours** :

« Plus profondément, on peut souvenir qu'un discours ainsi défini n'est en soi rien d'autre qu'un **ensemble de règles de synonymie et de non-synonymie**. [...] Dire qu'il y a coupure entre deux discours, c'est seulement dire qu'aucune des propositions de l'un n'est **synonyme** d'aucune des propositions de l'autre'. [...] On en conclura qu'il ne peut y avoir de *synonymies* — s'il en existe — qu'à l'intérieur d'un *même* discours et qu'entre discours *différents* les seules ressemblances possibles relèvent de l'**homonymie**. » (souligné par nous).

B. Des sources d'inspiration latérales ont été :

— Le texte *Subversion du sujet et dialectique du désir*, p. 824 :

« On en trouve alors les deux termes [du fantasme] comme éclatés : l'un chez l'*obsessionnel* pour autant qu'il nie le désir de l'Autre en formant son fantasme à accentuer *l'impossible de l'évanouissement du sujet*, l'autre chez l'*hystérique* pour autant que le désir ne s'y maintient que de l'insatisfaction que l'on y apporte *en s'y dérobant comme objet*. Ces traits se confirment du besoin qu'a fondamental, l'*obsessionnel* de se porter *caution de l'Autre*, comme du côté *Sans-Foi* de l'intrigue hystérique » (souligné par nous),

— et l'article *Communication linguistique et spéculaire* de L. Irigaray dans un numéro des « Cahiers pour l'analyse » malheureusement épuisé.

Un inventaire patient portant sur une grande variété de « documents » parlés ou écrits a fait le reste.

Genèse des séries et parlars

En partant du constat qu'il existe des sous-langues différentes, tentons à présent d'avancer des arguments en faveur de la nature identificatoire et fantasmatique de ces séries, points de vue et parlars.

A. Le terme psychanalytique d'identification, qui désigne à la fois un processus et son résultat, est préférable à celui de *personnalité*, qui évoque trop la personne ou l'individu de la psychologie pré-freudienne (en psychanalyse seul le corps biologique est individué, tandis que le sujet psychique est *divisé*).

1. Le premier temps du processus identificatoire consiste à se mettre à parler, à s'identifier au fonctionnement du langage sans toutefois encore se désigner dans l'énoncé (l'enfant ne dit pas *je* d'emblée).

2. La « deuxième identification » fonde depuis le dire du parent (le nom propre, les pronoms personnels) la *conviction* de l'enfant d'être quelqu'un, une *entité* unifiée, et qui plus est l'auteur de son discours, pourtant venu de l'autre.
3. La « troisième identification » accomplit la mise en place du *fantasme*, qui peut recevoir une définition linguistique : J.-C. Milner rappelle, dans son *Introduction à une science du langage*, que

« selon la théorie freudienne, un fantasme se laisse toujours exprimer par une *phrase*, ou plus exactement par une *formule phrastique*, dont chaque variante répond en principe à un fantasme distinct » (souligné par nous).
4. Tout ceci survient dans la petite enfance. Comme, sauf exception, la « personnalité définitive » ne s'installe qu'à l'adolescence, après une phase dite *de latence* dans la seconde enfance, on comprend à présent que nos « parlars » ne prennent comme bornes que l'adolescence et la fin de la vie.

C'est également pour cette raison qu'il serait abusif de fonder une nouvelle combinaison, le parler I → E, sur la constatation d'exemples où un enfant jusque là apparemment sage se dévergonde ou court à sa perte à l'adolescence : le vernis éducatif « pseudo-introverti » imposé par les parents se craquèle, laissant apparaître l'identification « extravertie » mise en place dans la petite enfance, mais il n'y a pas eu à proprement parler deux phases I puis E dans sa vie adulte.

B. C'est le discours parental qui détermine après la naissance, non de façon linéaire mais avec certaines transformations elles-mêmes « programmées », le **discours fantasmatique** de l'enfant, de façon différente selon que celui-ci est **idéalisé** ou **rejeté**, pour ne parler d'abord que des cas extrêmes.

Notre hypothèse est que l'enfant, une fois **identifié au texte du désir parental, qualifiera et traitera désormais tout objet** (y compris **lui-même et son parent**) comme le parent l'a **qualifié et souhaité le traiter**. Ce faisant, c'est la satisfaction **du parent, et non la sienne**, qu'il exprime et recherche **sans le savoir**, en une sorte de « Que ta volonté soit faite ! ». Ce sont les **adjectifs** extraits des appréciations du parent sur l'enfant, et les **verbes** décrivant le sort qu'il lui souhaite, qui fourniront les atomes de sens *valorisés* dans les énoncés fantasmatiques.

1. Les **adjectifs** décrivent l'objet :

— tel qu'il est *jugé* par le parent (**beau, laid, conforme, inattendu**, etc.) : ces adjectifs seront toujours *valorisés* dans le discours futur de l'enfant;

— et tel qu'il *devrait être* pour rendre possible l'action que le parent veut exercer sur lui ou le *comportement* qu'il en attend : **léger** ... pour mieux s'en débarrasser s'il est perçu comme un fardeau, **prudent** s'il s'agit de le protéger des dangers : ces adjectifs seront toujours *valorisés* dans le discours futur de l'enfant, et leurs contraires *dévalorisés* (**lourd** dans le premier exemple, *imprudent* dans le second);

2. Les **verbes** décrivent l'attitude du parent :

— devant l'enfant **idéalisé** :

- aimer, adorer, prendre au sérieux, respecter
- regarder, voir, contempler, etc.,

et les moyens de **conserver** un tel enfant :

- posséder, maîtriser
- garder, protéger, enfermer, retenir, contenir, isoler, incorporer (verbe le plus souvent métaphorisé en *manger*)
- nourrir, remplir, etc.,

— ou au contraire devant l'enfant **non désiré**, refusé (tel le poète **maudit par sa mère**, cf infra) :

- verbes exprimant la déception, la surprise, l'étonnement, la peur, l'horreur,
- haïr, détester, maudire, ne pas prendre au sérieux, tourner en dérision,

et les moyens de **se débarrasser** d'un tel enfant, de le faire **changer**, ou de l'**ignorer** :

- détruire (ouvrir, casser, démolir, brûler, éclater, déchirer, percer, etc.)
- changer, modifier, altérer, déformer, tordre
- déplacer, remuer, secouer, éloigner, écarter, chasser, (faire) sortir (verbe parfois métaphorisé en *vomir*)
- abandonner, laisser tomber, lâcher, jeter
- perdre, égarer, donner, vendre, échanger
- méconnaître, ignorer, oublier, etc.,

tous ces mots étant **valorisés** secondairement chez l'adulte que cet enfant deviendra.

— Le poème de Baudelaire intitulé (par antiphrase !) *Bénédiction* illustre parfaitement ce discours parental **néгатif** :

« Lorsque par un décret des puissances suprêmes
Le poète apparaît en ce monde ennuyé
Sa mère épouvantée et pleine de blasphèmes

Crispe ses poings vers Dieu, qui la prend en pitié :
 "Ah ! que n'ai-je mis bas tout un nœud de vipères
 plutôt que de nourrir cette *dérision* !
 Maudite soit la nuit aux plaisirs *éphémères*
 Où mon ventre a conçu mon expiation !
 Puisque tu m'as choisie entre toutes les femmes
 Pour être le *dégoût* de mon triste mari
 Et que je ne puis pas *rejeter* dans les *flammes*
 comme un billet d'amour, ce *monstre* rabougri
 Je ferai *rejaillir* ta *haine* qui m'accable
 Sur l'instrument *maudit* de tes *méchancetés*
 Et je *tordrai* si bien cet arbre *misérable*,
 Qu'il ne pourra *pousser* ses boutons *empestés* !" »,

— dont les termes seront repris, **valorisés** cette fois, par le poète adulte dans le poème *Au lecteur* (on y trouve même au dernier vers **l'écho de l'hésitation maternelle à tuer l'enfant**) :

« ...C'est le *Diable* qui tient les fils qui nous remuent !
 ...Chaque jour vers l'*Enfer* nous descendons d'un pas
 Aux objets *répugnants* nous trouvons des appas
 ...Si le *viol*, le *poison*, le *poignard*, l'*incendie*,
 N'ont pas encor brodé de leurs plaisants dessins
 Le canevas banal de nos piteux destins,
 C'est que *notre âme*, hélas, *n'est pas assez hardie*. »

— Avec en conclusion le « Que ta volonté soit faite ! » adressé au tenant-lieu du parent :

« Soyez béni, mon Dieu, qui donnez la *souffrance*...
 Je sais que la *douleur* est la noblesse unique. »

— Les mots soulignés sont ceux qui dans les deux poèmes se rattachent à la série A; dévalorisés (A-) dans le premier, ils sont valorisés dans le second (A+), illustrant la genèse du point de vue Extraverti qui domine dans les Fleurs du Mal.

3. Notons que les verbes exprimant le souhait du parent pourront se retrouver dans le discours de l'enfant à la voix **active, passive, ou pronominale**.

On perçoit en général aisément la relation entre le fait d'**AVOIR ÉTÉ GARDÉ** précieusement (« je **le** garde » parental), et le fait de trouver « sa » satisfaction à **GARDER** les objets (collectionnisme de l'obsessionnel) ou les personnes (cf le film de J. Losey : *The collector*), à **SE GARDER** (des dangers ou des contacts), et à **ÊTRE GARDÉ** (soumission à l'autorité par peur de « se faire jeter »). La piété filiale, où l'enfant divinisé voue un culte à ses parents, est quant à elle un exemple de « retour à l'envoyeur ».

Il est moins évident en revanche d'envisager que « **s'éclater, se défoncer, s'envoyer en l'air, se fendre la gueule** », etc., puissent résulter de la **transformation pronominale** d'un « je **l'éclate**, je **le** défonce, je **l'envoie** en l'air, je **lui** fends la gueule » parental. C'est pourtant une des implications fortes de notre hypothèse. Il s'agit en fait là tout simplement de la thèse freudo-lacanienne de **la réversibilité du sujet et de l'objet dans le fantasme** (« Ce *sujet* qui croit pouvoir accéder à lui-même à se désigner dans l'énoncé, n'est rien d'autre qu'un tel *objet* » (souligné par nous; *Subversion du sujet et dialectique du désir*), du reste parfaitement illustrée par le poème de Baudelaire « L'Héautontimorouménos » (le **bourreau de soi-même**) :

« ... Je suis la plaie et le couteau !
 Je suis le soufflet et la joue !
 Je suis les membres et la roue !
 Et la victime et le bourreau ! ».

Cette **auto-agressivité** qui va de l'exposition au danger jusqu'au suicide (meurtre parfait en différé/à retardement!) se double, dans le parler extraverti, d'une **hétéro-agressivité** qui va du non-respect d'autrui à sa mise en pièces pure et simple, les deux se conjoignant dans l'exemple du terroriste qui se fait sauter avec sa bombe. Si l'on consent à reconnaître avec nous dans le **parricide** le « retour à l'envoyeur » au parent rêvant d'**infanticide**, on pourra terminer cette sinistre énumération sur le mot souriant de Cocteau :

« Il vaut mieux réussir les enfants, sinon ils ne vous ratent pas » !

Redisons pour conclure que **les traits sémantiques minimaux ou « atomes »** extraits de ces verbes et adjectifs sont précisément ceux qui constituent nos séries :

- la série conservation-intégrité-stabilité, ou **série B**.
- la série destruction-disparition-éloignement-changement, ou **série A**.

Description approfondie des séries, points de vue et parlars

Ce retour sur la présentation sommaire a pour but de montrer que la dichotomie initiale (séries A et B) débouche sur une description fine et diversifiée des discours courants, et fournit des repères linguistiques pour ceux qui voudraient aller plus loin dans leur analyse; il jette également les bases de la validation de l'A.L.S. décrite au § suivant.

A. Essai de caractérisation linguistique

1. Les deux points de vue **I** et **E**, et leurs combinaisons (les parlars), évoquent les **lectes** que décrit M. Le Guern dans ses *Principes de grammaire polylectale* :

« une langue est une polyhiérarchie de *sous-systèmes*, et certains de ces sous-systèmes offrent aux locuteurs des choix entre diverses variantes. Chacune de ces *variantes* sera nommée ici un *lecte* ... Les lectes que je poserai ne seront assignés ni à un *individu*, ni à une *catégorie sociale*, ni à une *aire géographique*, ni à un *genre particulier de communication*. Ils seront étudiés « en soi », dans leurs purs rapports oppositifs à l'intérieur du système » (souligné par nous).

2. Adoptant pour décrire nos séries la méthode proposée par Le Guern pour sa grammaire polylectale, nous chercherons à constituer non pas une grammaire *normative* ni *descriptive*, mais une grammaire **potentielle** :

« Les tâches d'une grammaire polylectale sont :

- (1) d'observer et recenser *tous les emplois concurrents* qui se trouvent attestés dans la performance des locuteurs,
- (2) de reconstituer à partir d'eux *le système de lectes* dont ils sont les produits,
- (3) de prédire *des emplois qui n'ont pas été observés a priori*, mais dont la structure polylectale établie en (2) *autorise la génération*.

Une grammaire polylectale est ainsi amenée à assigner à la langue des limites qui ne sont pas celles de l'*attesté*, mais celles du « *possible à dire* », et à y inclure des emplois qui font l'objet de *prédictions* » (souligné par nous).

Notre grammaire est une *construction* axiomatique suggérée par un *donné* expérimental : nous cherchons, à travers différents corpus, à constituer des *fictions* nommées séries et présentant, au regard de nos hypothèses, une certaine cohérence sémantique, puis nous essayons de rendre compte, en formulant des *règles génératives*, des concordances et des discordances rencontrées lors des simulations et des prédictions permises par cette grammaire.

3. L'emboîtement des « unités » mises en jeu dans la construction de la grammaire sera le suivant :

- **TRAIT MINIMUM** (atome = adjectif)
- **SIGNIFIANT COMPLEXE** (molécule = mot)
- **SYNTAGME** (expression, locution)
- **PHRASE**
- **ÉNONCÉ** (de longueur variable : PARAGRAPHES, TEXTE COURT, TEXTE LONG)
- **PARLER** (biographie considérée comme **un texte identificatoire mis en acte**).

a) Les séries d'**atomes** A et B sont donc des listes de **traits sémantiques minimaux** (ou **sèmes**) opposés terme à terme, par exemple *ouvert/fermé, souple/rigide, lointain/proche*. La dichotomie n'existe qu'au niveau des traits élémentaires, et non des mots complexes qui les contiennent.

Comme on l'a vu (§ Définition, B, 1, a, remarque 2), la langue, dans son fonctionnement **fantasmatique**, réduit les éventails du fonctionnement **cognitif**, par exemple les états de la matière (*solide / visqueux / liquide / pulvérulent / gazeux*) à deux séries seulement de traits opposés (ici : *fluide/non fluide*). C'est la nécessité d'argumenter, de défendre « son » identification, qui place le locuteur dans un camp ou un autre (*ou exclusif*), même s'il peut changer de camp au cours de son argumentation. Lakoff et Johnson font remarquer dans *Les métaphores dans la vie quotidienne*, au sujet des « mythes » opposés de *l'objectivisme* et du *subjectivisme* dans la culture, que « l'objectivisme et le subjectivisme ont *besoin l'un de l'autre* pour exister. Chacun se définit *par opposition à l'autre* et voit en lui un *ennemi* ... » (souligné par nous).

Si un trait est *valorisé* dans une série, il est par définition *dévalorisé* dans l'autre. À ce propos :

- Tantôt le français fournit deux mots **différents** pour une **même** réalité, deux **doublés** dont l'un est *valorisé*, l'autre *péjoratif*, ce qui permet de comprendre et de simuler les « dialogues de sourds » suivants, où joue la figure de rhétorique dite **paradiastole** :

extraverti : — Vous êtes **rigide**, soyez donc plus *souple* !
introverti : — C'est vous qui êtes *laxiste*, soyez donc plus **rigoureux** !
extraverti : — Vous êtes **avare**, soyez donc plus *généreux* !
introverti : — C'est vous qui êtes *dépensier*, soyez donc **économe** !
extraverti : — Vous êtes **timoré**, soyez plus *courageux* !
introverti : — C'est vous qui êtes *téméraire*, soyez plus **prudent** !

• Tantôt il n'existe qu'un mot pour une réalité donnée, et c'est le contexte qui nous indique si ce mot est valorisé ou péjoratif :

extraverti : — Je me sens le cœur *léger*... (A+)
introverti : — Justement, vous prenez tout à *la légère* ! (A-)

b) Les **signifiants complexes**, représentés dans plusieurs catégories grammaticales : verbes, adjectifs complexes, substantifs, adverbes) ne se répartissent pas a priori en séries (qui, on l'a vu, ne concernent que les traits sémantiques minimaux). On peut décrire pour chacun d'eux sa composition en traits :

— Certains, de composition *presque homogène*, seront employés pratiquement sans ambiguïté comme se rattachant à l'une ou l'autre série (cf ci-dessus « papillon » et « tortue »).

— D'autres, contenant dans leur liste des traits *des deux séries*, auront un fonctionnement déterminé par le contexte :

• Le mot NATURE peut s'associer à *verdure, espace, évasion, grand air, liberté, état sauvage*, donc être rattaché à la série A. Exemple : « se perdre dans la *nature* »,

• ou au contraire s'associer à l'idée d'une *mère nature, éternelle, antérieure à l'homme, temple et sanctuaire à protéger, norme biologique à respecter*. Il est alors dans la série B. Exemple : « Mœurs *contre nature* », « Mère *dénaturée* », « chassez le *naturel*, il revient au galop », « retour à l'état de *nature* », etc.

— Certains enfin se rattachent clairement, *lorsqu'ils sont isolés*, à une série donnée, mais cette appartenance est inversée par le *contexte*.

• Le mot EAU, employé isolément, est de la série A en raison du trait *fluide* (c'est le *liquide* par excellence), que ce caractère insaisissable soit *valorisé* (« ma petite est comme l'eau, elle est comme l'eau vive) ou *dévalorisé* (« c'est de l'eau, c'est du vent »).

À l'inverse, dans « il a mis de l'eau dans son vin » ou « il ne boit que de l'eau » (sous-entendu : pas d'alcool), il y a comparaison entre l'eau et un ou plusieurs autres liquides alcoolisés. Le trait commun *fluide*, qui ne permet pas de les opposer, est **neutralisé, ignoré**. En revanche les traits *insipide, incolore, inodore* (série B) de EAU s'opposent aux traits *savoureux, coloré, parfumé* (série A) de VIN, donc EAU est ici de la série B (contraste entre un liquide « sage » et un liquide « fou »). Un programme d'ordinateur pourrait déduire la signification « subjective » de ces expressions.

• OUBLI, qui est de la série A (voir la genèse du verbe *oublier*), devient B par contexte dans « sortir de l'oubli », « sombrer dans l'oubli », « lever le voile de l'oubli ». Inversement SOUVENIR, qui est de la série B, devient A dans « la flamme du souvenir », « réveiller le souvenir », etc.

La **grammaire** peut influencer sur le changement contextuel de série : le passage de l'article *défini* (B) à l'article *indéfini* (A) peut faire rattacher à la série A un mot d'appartenance B ou neutre. Ainsi s'opposent, dans une interview de J. Vergès par « Le Nouvel Observateur », **LA** vérité (B) et **UNE** vérité (A) : « L'avocat général et l'avocat de la défense vont raconter deux histoires... Toutes les deux expriment **une** vérité et non pas **la** vérité que l'on n'arrive à trouver ni dans la vie, ni encore moins pendant les quelques heures ou quelques jours d'un procès » (souligné par nous).

c) **Les expressions et locutions figées**. Par exemple : « dépasser les bornes », « crever le plafond », « couper les ponts », « jeter l'argent par les fenêtres », corpus que nous avons collecté en un fichier.

On peut, dans bon nombre de cas, dégager des **règles de calcul** simples pour déterminer la série d'une expression de la forme *Verbe + Complément d'objet direct*, à partir de ses éléments :

Verbe A + Nom B → expression A : CASSER LA BARAQUE
 Verbe B + Nom A → expression B : LIMITER LES DÉGÂTS
 Verbe A + Nom A → expression A : COURIR UN RISQUE
 Verbe B + Nom B → expression B : ASSURER SES ARRIÈRES

On remarquera que c'est la série du verbe qui détermine la série de l'expression. Par ailleurs les exceptions sont assez nombreuses pour justifier une recherche plus poussée sur ce corpus.

L'étude de ces expressions permet en outre de comparer la manière de décrire un même référent dans les différents points de vue (on peut lister les « traductions » d'une expression d'un point de vue dans l'autre).

exemple : *sortir* de la route (I)/**rentrer** dans le décor (E).

d) **Les phrases :**

De même qu'il existe des *expressions* et *locutions* symétriques du point de vue des séries, on peut rencontrer :

- des *phrases quelconques* symétriques,
- des *analogies* symétriques,

« Le **débat** (A+) est au Parti ce que l'**oxygène** (A+) est au corps humain » (P. Juquin), argumenté jadis par un locuteur « extraverti » qui plaidait pour l'*ouverture* et la *renovation*, pourrait trouver son symétrique (ici forgé par nous) chez un locuteur « introverti » plaçant pour l'**orthodoxie** : « La **lecture** (B+) de Marx est au Parti ce que le **pain** (B+) est au corps humain ». Rappelons qu'*oxygène* contient le trait *fluide* (A) et **pain** le trait **consistant** (B).

- des *proverbes*, *aphorismes* et *sentences* symétriques :

Tel père, tel fils (I)/à père avare fils prodigue (E).

Qui se ressemble s'assemble (I)/les contraires s'attirent (E).

Il vaut mieux être seul que mal accompagné (I)/Plus on est de fous, plus on rit (E),

qui dessinent les contours de deux « morales », de deux esthétiques :

morale de la **sagesse**/morale de la *folie*

morale **classique**/morale *baroque* ou *romantique*

morale **apollinienne**/morale *dionysiaque*.

- des *argumentations dialoguées* symétriques, comme celle que développe J. Vergès, dans l'interview citée plus haut, en faveur de la défense de *rupture* (A+) qu'il oppose à la défense de **connivence** (B-).

e) **Les textes de longueur variable :**

Voici un exemple de texte court, du poète grec Théognis (traduction M. Yourcenar), où les trois premiers vers plaident pour la série A (mots en italique), les trois derniers décrivent péjorativement la mort, en utilisant les mots de la série adverse (B-, en gras) :

« J'aime la *flûte aigue* et les *joyeux pipeaux*
Et la *lyre vibrante* et le *vin* dans les pots
Je chéris la *jeunesse* et la *tendre gaieté*
Car mon temps *au soleil* est désormais **compté**,
Et **couché** dans le **noir** et devenu tout **pierre**
Je **ne verrai plus rien**, ayant **clos** ma paupière ».

f) **Les « biographies » :**

Lakoff et Johnson, dans leur description des « mythes de l'objectivisme et du subjectivisme dans la culture » remarquent : « Toutes les cultures ont des mythes et les gens ne peuvent vivre sans mythes, pas plus qu'ils ne peuvent vivre sans métaphores ... *Certains d'entre nous tentent même de mener leur vie entière selon l'un ou l'autre mythe* » (souligné par nous). De fait, nous pouvons considérer une *biographie* comme un *texte* qui *argumente*, en la répétant, en faveur d'une des identifications décrites plus haut. Ces « mythes » ne seraient autres que les *lectes* résultant des identifications.

Nous ne reprendrons ici les **parlers** définis plus haut que pour préciser certains points :

- Chaque parler veut prétendre à l'universel dans sa vision du monde : l'homme est, selon les versions, fondamentalement *bon* (parler I → I), fondamentalement *mauvais* (parler E → E), toujours *perfectible* (parler E → I), ou *mi-ange mi-bête* (parler I ou E).

- Dans le parler I → I (« conservateur »), c'est l'*individu isolé* qui est valorisé : « il vaut mieux être seul que mal accompagné », alors que dans le parler E → E (« changement/destruction ») c'est le *groupe nombreux*, la foule (« plus on est de fous, plus on rit »), et dans le parler I ou E (« hésitant ») le *petit groupe* de connaissances (Brassens : « au-delà de quatre, on est une bande de c...s », « les copains d'abord »). Les personnages du *Misanthrope* : **Alceste** se retirant au désert, **Célimène** toujours très entourée, et **Philinte** ami de l'un **et** de l'autre tentant de les réconcilier, illustrent bien ces trois positions subjectives.

- Le parler E → E (« changement/destruction ») connaît deux **variantes**. Si la version « bénigne » (« **changement** ») de ce parler peut être socialement acceptée voire encouragée pour sa créativité, sa version

« maligne » (« **destruction** ») se rencontre chez des sujets portés à l'extrême violence : « ennemis publics », « tueurs en série », « criminels de guerre », etc.

• Le parler E → I (« du progrès »), parler de la rédemption, du rachat, de la réparation, avec sa biographie en deux étapes, semble résulter d'un *jugement en deux temps* du parent, qui **rejette** au début un enfant non conforme à son attente, puis « se fait une raison », s'en accommode, et **remédie** au « défaut » naturel par l'éducation, la « formation », la « construction de la personnalité de l'enfant ».

On trouve dans ce parler, au moment de la transition entre les points de vue E et I, des verbes de changement d'état : (se) calmer, (s')assagir, (s')endurcir, (se) ranger, (s')établir, décrivant le passage d'un adjectif A (*fou, nomade*) à un adjectif B (**sage, sédentaire**).

Ce parler connaît plusieurs **variantes**, plusieurs « **itinéraires** » qui se combinent souvent, et qui dépendent de la manière dont sont métaphorisés l'état initial « **mauvais** » et l'état final « **idéal** » :

* itinéraire « **guérison** » : c'est la métaphore médicale si couramment appliquée à la vie psychique *mal* = maladie, **bien** = santé : il faut guérir les autres et se guérir en même temps.

* itinéraire « **travail**, construction, édification » :
mal = matériaux épars, **bien** = produit fini, « œuvre » : c'est la morale de l'effort rédempteur.

Il y a combinaison de ces deux métaphores dans le fantasme du « travail thérapeutique » au cours d'une psychanalyse (voir le § Applications, A, 3, a).

* itinéraire « **enrichissement**, capitalisation, accumulation ».
mal = dénuement, **bien** = richesse : la valeur du locuteur est celle de sa fortune (cf l'expression « je vaudrais tant »).

* itinéraire « gain de **sagesse**, d'érudition » :
mal = absence de savoir, **bien** = « tête bien pleine » : c'est, par exemple, le cursus universitaire accumulateur de connaissances, incompatible avec la croyance à la « science infuse » propre au parler « conservateur » (cf le § Applications, A, 1, deuxième •).

* itinéraire « passage de l'impiété à la **foi** » (Marie-Madeleine, pécheresse repentie) :
mal = péché, **bien** = sainteté : l'extraverti blasphémateur se découvre une vie intérieure. Dans beaucoup de traditions religieuses l'abstinence sexuelle est présentée comme un moyen d'élever son âme vers Dieu (ascèse).

* itinéraire « accession à la dignité de **parent** » :
faire un enfant idéal, enfanter « le Messie » rend le parent idéal en retour (telle Marie devenue sainte).

* itinéraire « voyage qui **rapporte** », différent du « voyage-perdition », du voyage sans retour (propre au parler E → E), et couronné par la réconciliation familiale après le rejet initial (retour du fils prodigue) :

« Heureux qui comme Ulysse a fait un beau voyage...
...Et puis est retourné plein d'usage et raison
Vivre entre ses parents le reste de son âge ».

* itinéraire « conquête de la **notoriété** » :
mal = anonymat, **bien** = reconnaissance sociale : il faut « se faire un nom », « devenir quelqu'un », entreprendre une carrière politique ou autre pour « se couvrir de gloire ».

• Le parler « I ou E » (hésitant) est marqué par l'alternance rapide, voire la juxtaposition dans le discours, de termes des deux séries : le « ou » peut-être exclusif (oscillation) ou inclusif (juxtaposition). Exemples :

* Certains patients phobiques entendus en entretien disent dans la même phrase : « J'ai eu une crise d'angoisse: j'étais **PÉTRIFIÉ** (B-), **LIQUÉFIÉ** (A-) ». ou encore « tel récit est **REFROIDISSANT** (B-), **IMPRESSIONNANT** (A-) ». Une patiente parle à propos de son alcoolisme intermittent à la fois de **DÉBORDEMENT** (A-) et d'**ACCROCHAGE** (B-).

* H. Atlan, dans le premier chapitre d'un livre au titre évocateur : *Entre le cristal (B) et la fumée (A)*, plaide pour ce qui est souple et rigide à la fois, que ce soit en biologie ou dans la vie en général. Son livre suivant s'intitule *A tort et à raison...*

• Toute juxtaposition ou oscillation rapide des séries ne signe pas forcément le parler « I ou E » : on peut les utiliser « sciemment », par exemple dans le parler E → I, pour rallier tous les suffrages (« **ratisser large** ») en cherchant à persuader à la fois les locuteurs I et les locuteurs E. Par exemple en politique :

Le *changement* (A+) dans la **continuité** (B+)
La *force* (A+) **tranquille** (B+).

Ou en publicité : « Cette voiture allie la *souplesse* (A+) à la **fiabilité** (B+). »

• Nous insistons, pour conclure, sur le fait que ces parlers sont l'analogie de **langues** et non de catégories « *diagnostiques* » masquant des jugements de valeur sous un discours *médicalisé*. Si classification il y a, elle ne porte que sur ces parlers eux-mêmes. Les locuteurs que nous décrivons ne sont que les **porte-paroles** d'une langue E → E, I → I, E → I, etc., et non des *individus* qui seraient, dans leur « être profond », « **des** E → E » ou « **des** I → I », de même que parler de sujets francophones, anglophones, hispanophones n'implique aucune référence à des *individus* qui seraient *dans leur essence* « **des** Français », « **des** Anglais » ou « **des** Espagnols ».

B. Règles et remarques

1. Toute perception, tout évènement, tout **contenu** peut-être commenté au minimum de deux manières ou dans deux **formes** verbales différentes, comme le fameux verre qu'on peut dire « à demi plein » ou « à demi vide », puisqu'il existe deux points de vue, sans parler de leurs combinaisons.

Prenons l'exemple des contenus « VIE » et « MORT » :

- Le locuteur « extraverti » décrit la vie dans la série A (valorisée) :

chaleur, mouvement, souplesse, bruit, couleur, etc.

et ne voit de la mort que le cadavre (traits de la série B dévalorisés) :

froid (« refroidir quelqu'un »), **immobile** (« y rester »), **rigide** (« raide mort »), **silencieux** (« silence de mort »), **sans couleur** (« pâle comme un mort »), **allongé** ou **couché** (« allonger, descendre quelqu'un »), ...

Ainsi l'énoncé de G. Canguilhem dans *Le normal et le pathologique* : « La vie n'est donc pas pour le vivant une déduction **monotone**, un mouvement **rectiligne**, elle ignore la **rigidité géométrique**, elle est *débat* ou explication avec un milieu ou il y a des *fuites*, des *trous*, des *dérobades* et des résistances inattendues » dévalorise-t-il les mots **monotone**, **rectiligne**, **rigide** (série B) au profit d'autres : *débat*, *fuite*, *trous*, *dérobade* (série A).

- Le locuteur « introverti » ne voit lui de la MORT que la *perte de sa précieuse unité*, la *dissolution*, la *décomposition* (série A dévalorisée), l'*absence* (« il est parti, il nous a quittés »). Voir à ce sujet le cas de Jérôme cité par S. Leclair, notamment le rêve de la momie, dans le chapitre sur le discours conservateur.

VIVRE c'est pour lui se **maintenir** en vie, **rester** en bonne santé, s'**économiser**, **préserver** son **intégrité** corporelle de toute *altération* qui la *dégrade* (cf aussi cette définition médicale : « la santé, c'est le **silence** des organes »).

Il y a donc dans les deux cas, une sorte de prélèvement partiel dans la description « cognitive », qui contient, elle, des termes des deux séries, notamment pour la mort, où le biologiste décrit la **cadavérisation** **puis** la *décomposition*.

Les séries peuvent *s'échanger* entre les deux points de vue si la mort est *souhaitée*. Le locuteur « extraverti » verra alors la vie comme un **fardeau** (B-) et la mort comme une *délivrance* (A+), tel le poète Lamartine : « Qu'est-ce donc que mourir ? *briser* (A+) ce **nœud**(B-) infâme » ; le locuteur « introverti » ressentira la vie comme une *torture* (A-) : la mort **apaisera** (B+) ses *souffrances* (A-) et lui offrira le **repos éternel** (B+).

Mêmes possibilités dans le vocabulaire amoureux : on peut parler d'une **liaison** (B) ou d'une *aventure* (A), de « **fréquenter** quelqu'un » (B) ou de « *sortir* avec » (A). Les uns diront *rompre* (A-) et les autres **se séparer** (B-), car les séries distinguent les disjonctions à bords *flous* (déchirer, interrompre, briser : série A) de celles à bords **nets** (couper, séparer, trancher : série B).

On peut ainsi constituer une *liste de termes parallèles* qui contestent les synonymies traditionnelles, et qui seraient l'amorce d'une sorte de « dictionnaire bilingue » pour la *traduction* d'un point de vue dans l'autre, dictionnaire potentiellement extensible aux multiples « parlers » :

<i>y passer/y rester</i>	(domaine de référence: mort)
fondu/givré	(domaine de référence: folie)
tomber/se ramasser	(domaine de référence: chute)
renverser/écraser	(domaine de référence: accident)
trembler/baliser	(domaine de référence: peur)
craindre/appréhender	(domaine de référence: peur)

2. Règles du « jeu dialogique », des échanges verbaux vus sous l'angle de l'A.L.S.

a) Le CONSENSUS (entente sur le **contenu**) peut être factice si la **forme** du discours (le type de parler) diffère, comme ci-dessus.

Prenons l'exemple d'un défilé antiatomique où les manifestants croient lutter pour la même chose :

Certains décrivent l'effet d'une explosion nucléaire comme une DÉSINTÉGRATION (série A), d'autres comme une VITRIFICATION (série B), ce qui sémantiquement est **exactement le contraire**, et renvoie à la *dissolution* de l'unité dans un cas, à une momification *conservatrice* dans l'autre.

Ailleurs, on entendra les locuteurs choisir tantôt DÉPORTATION (A-), tantôt CONCENTRATION (B-) pour nommer le contenu « cause de nombreuses morts durant la dernière guerre ».

Lorsqu'il y a consensus, un locuteur retranscrit, **retraduit** dans « son » point de vue les mots de l'autre :

- Il m'a **coupé** (B-) la parole ...
- C'est vrai, il t'a *interrompu* (A-)

(L'opposition bords **nets** (B)/bords *flous* (A) a déjà été commentée).

- Ça vous **gêne** (B-) ?
- Oui, ça me *dérange* (A-)

(**gêner** est en général associé à l'idée d'**obstacle**, donc B; interview de C. Deneuve dans *Paris Match*, « Je ne suis pas une dame glacée »).

Un tel consensus est fragile et peut se rompre dans certaines conditions, qui servent de *révélateur* à l'antagonisme des parlers. À propos du référendum sur Maastricht, A. Duhamel rappelle dans « L'Express » que « la question européenne a toujours bousculé les clivages partisans, enjambé les frontières politiques, scindé les formations les plus unies, ignoré les antagonismes rituels... Devant ce jeu brouillé, devant ces rôles inversés, la tentation est forte de brocarder l'artifice et le composite de ces rapprochements contre nature ». Mais il remarque aussitôt : « A y regarder de plus près, on constate pourtant que ces deux blocs baroques, que ces deux ligues insolites traduisent *deux logiques* très profondes, très anciennes et très honorables. Et si la composition du cartel des « oui » et du cartel des « non » démontrait avant tout *la primauté des tempéraments sur les idéologies, des caractères sur les clivages* ? Et si le lien secret entre partisans et adversaires du traité de Maastricht n'était que le dernier avatar de *l'éternelle querelle* entre les *Anciens* et les *Modernes* ? » (souligné par nous).

b) Le CONFLIT : désaccord sur le **contenu** (le thème du débat) ou sur la **forme** (le type de parler).

– Désaccord sur la **forme** (avec ou sans désaccord sur le **contenu**) : échanges entre deux locuteurs *de parler différent*.

• Dialogue entre un locuteur E → E et un locuteur I → I: illustré par l'expression « être comme chien et chat ».

a) *Forme et contenu* : c'est là qu'on rencontre les « dialogues de sourds » évoqués plus haut, avec la figure de la **paradiastole** (§ Description approfondie A, 3, a). Celle-ci pourrait s'exemplifier dans le *conflit de dénominations* qui surgit dans un procès entre l'avocat de l'accusation et l'avocat de la défense : « Ceux que vous appelez *héros* sont des *assassins* », et réciproquement. Dans la vie quotidienne, les partenaires donnent plutôt l'impression de jouer au gendarme et au voleur : le rejet global de l'identification de l'autre est tel qu'on conteste aussi tous ses *contenus*. Rappelons le propos de Lakoff et Johnson : « Chacun [des mythes] se définit *par opposition à l'autre* et voit en lui un *ennemi* ... ».

extraverti : – Vous êtes **rigide**, soyez donc plus *souple* !

introverti : – C'est vous qui êtes *laxiste*, soyez donc plus **rigoureux** !

b) Parfois, alors même qu'on est d'accord sur le *contenu* d'une proposition, l'opposition naît d'un désaccord sur la manière de le *formuler*, et s'exacerbe en conflit. La conviction « intime » de chaque protagoniste que son identification vaut mieux que celle de l'autre conduit à un affrontement, dans lequel la logique de l'argumentation fantasmatique prend le relais de la logique « cognitive ». Ainsi un psychanalyste passablement « extraverti » s'exclame dans un colloque :

« – [Certaines notions], je veux bien qu'on en parle, mais bonté divine, à partir d'une *expérience de chair et d'os* (A+), pas comme un **discours** (B-) ... ».

À une consœur qui adoptant (momentanément) un point de vue introverti lui répond :

« – On peut reprendre (B+) les choses quand même d'une manière moins *passionnelle* (A-), qui consisterait à dire que toute théorie analytique **repose** (B+) sur de la clinique. »,

il rétorque vivement :

« – Pas **repose** (B-), *exprime* (A+) ! », alors qu'il est d'accord sur le fond ('*la théorie vient de la pratique*').

- Dialogue entre un locuteur E → E et un locuteur E → I : illustré par la fable « la cigale et la fourmi ».

Voici des propos entendus chez un locuteur « rangé » parlant d'un locuteur « évaporé » : « Ce garçon s'intéresse à toutes sortes de choses en matière artistique, mais il n'a pas de suite dans les idées. Il appelle ça de l'*éclectisme* (A+), moi j'appelle ça du *dilettantisme* (A-). »

Dans cette paradiastole celui qui parle n'est pas un introverti trouvant inutile toute activité artistique, mais de quelqu'un « d'arrivé » valorisant l'effort soutenu et productif.

— Désaccord sur le **contenu** : échanges entre deux locuteurs *de même parler*.

- Dialogue entre deux locuteurs E → E.

a) Dans son intervention à un colloque de l'AFCEC, *Le système et les personnes, essai d'analyse d'un malentendu*, R. Carpentier, ingénieur informaticien, décrit sans a priori psychologisant les *représentations opposées* qu'ont l'ingénieur et le public de la notion de *système* (en particulier informatique). Lorsqu'on compare comment l'ingénieur et le public qualifient le *système*, et dans le cas du public son « contraire », la *liberté*, on constate qu'ils donnent *la même valeur positive* à un certain nombre de mots *identiques ou voisins* (ouvert, vivant, vrai, humain) *de la série A*. Ils partagent donc le point de vue *extraverti*. Mais l'un attribue ces qualités au système, l'autre à l'« anti-système » (la liberté), ils ont ainsi des avis *opposés* sur le même objet.

Ce type de malentendu est plus simple à résoudre que celui qui relève de parler différents : il suffit qu'une partie persuade l'autre, de façon sincère ou manipulatrice, que sa manière de voir l'objet est la bonne. C'est par exemple la stratégie d'Apple contre IBM, modifiant pour le public l'image de l'ordinateur (et l'ordinateur lui-même...) pour le rendre *convivial, humain, artiste et créatif*.

b) Dans le film *Diva* de J.-J. Beineix, le héros et une jeune asiatique évoquent leurs goûts musicaux. Cela donne à peu près :

- Moi, j'aime le jazz, et toi ?
- J'aime l'opéra
- Peuh, un **classique** !
- Je ne suis pas **classique**, je suis *lyrique* !

LYRIQUE, contenant le trait « A » *vocal*, est de la série A (ici valorisée), alors que CLASSIQUE est de la série B (ici dévalorisée).

Cette traduction permet au héros de se défendre d'être « introverti », de rejeter lui-aussi ce qui est B comme mauvais, donc de se situer dans le même camp (extraverti) que son interlocutrice pour transformer le conflit en consensus.

- Dialogue entre deux locuteurs E → I (contexte thérapeutique dans le « parler du progrès ») :

Soit cette phrase prononcée par un journaliste de France Inter le 14/1/85 à propos des attitudes médicales face au SIDA : « Si les français considèrent les américains comme *hystériques*, ces derniers considèrent les français comme un peu *légers* ».

Pour les américains, **prendre au sérieux** l'épidémie, avoir des chances de **enrayer**, c'est pratiquer une INFORMATION soigneuse du public. Ils accusent donc les français de *désinvolture* (A-).

Les français, considérant qu'il faut **dédramatiser, garder son calme**, ne pas s'affoler dénoncent chez les américains ce qu'ils jugent être du *tapage* et de la *dramatisation* propres à semer la *panique*. Chacun des locuteurs E → I traite donc l'autre de E → E tout en étant d'accord avec lui sur le contenu.

3. Passages d'un point de vue à l'autre (on se met à valoriser la série *opposée*).

Ils sont soit **structurels** (liés à la structure même d'un parler), soit **conjoncturels** (« exceptions confirmant la règle »).

a) **structurels**:

a) Le parler I ou E oscille **par définition** entre les deux points de vue.

b) Il y a un changement structurel de point de vue dans le parler E = I au moment de la **transition** entre ses deux phases.

b) **conjoncturels** (nous les décrirons ici uniquement chez les *extravertis*) :

— Chaque fois qu'un objet est idéalisé, il devient l'objet d'un commentaire I :

• Certains représentants du parler E → E idéalisent le groupe qu'ils forment. L'éthique « individuelle » **extravertie** du *passage*, de la *fluidité* et de la *distance* s'inverse alors en une éthique « collective » **introvertie** du groupe décrit comme BLOC, ROC, REMPART, UNION SACRÉE contre l'adversaire :

« Le fascisme (ou le communisme) **ne passera pas** », « **halte** à l'*envahisseur* »,

ou comme LIEU SAINT qu'il est mal de *quitter* sous peine de devenir traître à la Cause.

• C'est aussi le cas dans le « discours amoureux » qui idéalise le partenaire et les moments passés avec lui, depuis le poème romantique « ô temps, **suspends** ton *vol* » jusqu'à la chanson yé-yé « **retiens** la nuit, qu'elle soit **éternelle**, **arrête** le temps et les heures » : le refus habituel de garder, d'éterniser la relation (Don juanisme), se mue en son contraire au contact de l'objet aimé.

• Tout ce qui intervient dans l'accomplissement du « destin identificatoire » d'un sujet peut être idéalisé, donc commenté d'un point de vue introverti, même chez les extravertis, en particulier :

a) Celui qui joue *le même rôle* pour le sujet adulte *que le parent rejetant* dans son enfance, permettant la réalisation de tout ou partie de sa « malédiction » inconsciente :

La prostituée *se vend* (série A) à ses clients auxquels elle est par définition *infidèle*, mais demeure **fidèle** (B) au proxénète qu'elle « a dans la peau ».

Le mauvais garçon devient un exemple **aimé** et **respecté** (B) pour la « *tête brûlée* » qui le suit.

La sorcière, accusée de toutes les *transgressions* (A), est la « **fiancée** (B) du *diable* », elle a conclu un **pacte** (B) avec lui.

b) L'idéalisation d'une « *valeur* » extravertie (mot valorisé de la série A) prend la forme du souhait de la RESPECTER et de la faire DURER :

Éternelle jeunesse, **rester souple**, **garder** le *sourire*, **perpétuelle transformation**, **révolution permanente**.

La *liberté* est le bien le plus **précieux**, il faut **défendre** les *libertés*, je **tiens** à mon *indépendance*.

Les *jardins* sont les *poumons* des villes : **respectons-les**.

g) *L'objet*, le *moyen matériel* permettant la réalisation d'un fantasme « extraverti » peut être idéalisé, donc commenté et traité comme le ferait un introverti : le varappeur téméraire **prend soin** de son matériel, la star séductrice **met au coffre** ses bijoux, le tueur sans scrupules **bichonne** son arme, etc.

— On peut rencontrer une inversion de point de vue dans un contexte d'ironie et d'antiphrase chez un locuteur extraverti : « Couvre-toi bien, mets ta petite laine, tu vas prendre froid ! » (parodie du parent surprotecteur).

— Un représentant du parler « changement/destruction » peut « jouer cartes sur table » : se réclamer d'un « ni dieu ni maître » constant, et donner dans un anarchisme à la Bonnot. Il est alors « fidèle » au vœu de n'appartenir à personne, et son parler sera uniformément « extraverti ».

Mais il peut au contraire, en un mouvement alternant, **jurer** pour mieux *trahir*, faire des « serments d'alcoolique » ou des « **promesses** en l'*air* », dire « je serai une **tombe** » puis « *aller crier* sur les toits » le secret recueilli. Son discours comportera donc conjoncturellement des passages « introvertis ». La mauvaise foi décrite classiquement chez l'hystérique a besoin pour s'exercer d'un moment de mise en confiance de l'autre, *pour mieux le décevoir ensuite*.

— Enfin une inversion de point de vue peut se rencontrer pour « justifier » une agression (*transgression légitimée*), comme l'évoque E. Pons dans le chapitre « Les jeunes et la violence » : des « extrémistes » de toutes tendances peuvent arborer des valeurs « introverties » (**retour** à l'**orthodoxie**) pour mieux satisfaire leurs fantasmes *destructeurs* et *autodestructeurs*.

4. Dévalorisation d'un mot « AMI » ou valorisation d'un mot « ENNEMI ».

Comment procèdent les locuteurs mis en situation d'utiliser négativement un mot de la série qu'ils valorisent, ou l'inverse ?

a) Cas d'un signifiant « ami » (habituellement valorisé) :

1) Il peut être *évit* et *remplac*é par un mot de la série « ennemie », ce qui va engendrer des couples de pseudosynonymes. Prenons des exemples chez un locuteur extraverti.

• Celui-ci pourra ainsi remplacer « *vendre* (A) la mèche » par « **manger** (B) le morceau » ou « se mettre à **table** (B) ». En effet *vendre* est pour lui valorisé (mot de la série A), alors que le trait **comestible** (série B) est dévalorisé : l'enfant rejeté est jugé inconsommable par le parent qui le « *vomit* ». Ce trait peut donc servir, dans le vocabulaire extraverti, à décrire des situations négatives : « se faire **bouffer** », « passer à la **casseroles** », etc.

• De même ce locuteur qui valorise le « droit à l'*erreur* », voire devient *faussaire*, évite l'emploi négatif du trait *faux*, et le remplace par le trait **dur** (B-) dans des expressions comme « chèque en **bois** », « accords en

bois » (pour « accords *faux* » en musique). *Se tromper* fait place à **se planter**, **se bâcher**, **se viander**, qui tous contiennent des traits de la série B (voir en annexe la liste des atomes A et B).

- L'emploi du trait **couvert** (B-) lui permet de remplacer « *diffamer* » « ou « *médire* » par « **habiller** quelqu'un », « tailler une **veste**, un **costume** ». « Vous ne faites pas le poids » devient « Allez vous **rhabiller** », « rendre quelqu'un coupable » devient « faire porter le **chapeau** » avec le trait **couvert** ou « **charger** quelqu'un » avec le trait **lourd**, etc.

- PERDRE étant valorisé par l'extraverti (« à corps perdu », « au risque de se perdre »), il évitera de l'employer péjorativement. On rencontrera donc par exemple « **s'asseoir** (B) sur dix briques » ou « se faire **étouffer** (B) de dix briques » pour « *perdre* (A) dix millions », ou encore « être **dedans** (B) » pour « *perdre* la partie » (aux cartes).

2) On peut, au lieu d'éviter le mot « ami », lui *associer* un mot ou un trait de la série opposée pour dévaloriser l'ensemble.

- La CHALEUR est habituellement valorisée du point de vue extraverti. Comment en parler péjorativement lorsqu'elle devient insupportable ? Outre la possibilité de remplacer comme plus haut ce terme par des « on cuit, on rôtit, on étouffe », on peut recourir à des *juxtapositions* comme « chaleur **étouffante**, **écrasante** », « soleil de **plomb** », « **gangue** de chaleur », ou évoquer des images de « **couvercle** » (trait **couvert**), de « **serre** » (trait **fermé**), d'« **étuve** », de « **four** » ou de « **fournaise** » (trait **cuit**).

- De même, LUMIERE et BRUIT sont valorisés (série A). On recourra donc aux traits B pour former des expressions péjoratives : « *lumière* **aveuglante** », « *vacarme* **assourdissant** », « on **ne s'entend plus** parler », « le *bruit* **couvre** nos voix », etc.

- Le MENSONGE (série A), s'il n'est pas d'emblée rebaptisé **hypocrisie** (série B), peut être dévalorisé par l'adjonction de termes B : « un **monument** (B) de *mauvaise foi* », « un **tissu** (B) de *mensonges* ».

b) Cas d'un signifiant « ennemi » (habituellement dévalorisé) :

- Une affiche marseillaise titre « *volez* vers l'archéologie » au dessus d'un splendide *papillon multicolore* : les traits **sérieux**, **ancien** (série B) d'« archéologie » sont rendus moins rébarbatifs au lecteur extraverti grâce à l'adjonction du verbe *voler* (A).

- Le mot COMPRENDRE qui, entendu comme **saisir** (B), suscite souvent la méfiance ou la dérision des locuteurs extravertis (« Pourquoi chercher à comprendre ? Laissons une part de mystère »), pourra être remplacé par *entendre* (mise en jeu d'un orifice *perméable*, que va **obturer** cette **surdité** qu'est l'incompréhension, par exemple dans : « être **bouché** à l'émeri », « rester **sourd** à des arguments », « faire la **sourde** oreille », « il n'est pire **sourd** que celui qui ne veut point *entendre* », « se **heurter** à l'incompréhension » (image d'un **mur**: série B). On fait alors de la compréhension quelque chose de *perméable* et de *souple* (série A) : « se montrer *compréhensif* ».

- L'avocat J. Vergès, dans l'interview précitée, rend supportable à l'auditeur extraverti le mot DÉFENSE (B) en l'associant à un mot A dans l'expression « défense de *rupture* », lui qui n'affecte de défendre les causes « indéfendables » que pour mieux *provoquer* (A) :

« La défense de **connivence** (B-), c'est celle qui existe dans un tribunal quand l'accusé, son avocat, l'accusation,,le tribunal admettent tous des valeurs **communes** (B-)... Dans la défense de *rupture* (A+), l'accusé va faire comme Socrate, il va affirmer sa *différence* (A+). »

5. Les « atomes » et molécules » d'une même série sont *potentiellement substituables* dans les expressions *métaphoriques*, même s'ils ne sont pas synonymes, voire même incompatibles au niveau *cognitif*. Ces synonymies inexplicables autrement que par l'A.L.S. sont attestées dans certains contextes.

Par exemple :

- Franchir l'obstacle, *boire* l'obstacle.
- Partir, se *casser*, se *craquer*, *gicler* etc.
- Tel objet ou personnage est un **obstacle**, un **carcan**, un **boulet**. Il faut se le **farcir**, se le **goïnfrer**, se **l'appuyer**.
- Tel spectacle est **terne**, **froid**, **plat**, **petit**, **étriqué**, **sans relief**, **mort**, etc.
- Tel bar « branché » propose à ses clients les bières *desperados*, *du démon*, *fin du monde*, *maudite*, *délirium tremens*, et les cidres : *TNT*, *snake bite* (*morsure de serpent*), *black adder* (*vipère noire*).
- Tel concert de rock peut faire s'exclamer : « ça *balance*, ça *chauffe*, ça *déménage*, ça *dégage*, ça *casse* tout, ça *crève* le plafond, ça fait *peur*, ça fait *mal*, c'est la *gifle*, c'est *terrible*, c'est *monstrueux*, c'est *fracassant*, ça *m'éclate*, ça *décoiffe*, c'est du *tonnerre*, ça joue la *folie*, c'est *fou*, c'est *l'enfer*, ils ont fait un *malheur* », etc.

Les termes ou expressions substituables ne s'équivalent manifestement pas du point de vue du sens propre. Mais ils constituent cependant une réserve où le locuteur va pouvoir puiser, la simple appartenance à la même série suffisant à faire ressentir comme **synonymes** deux quelconques de ses termes. Ceci permet des juxtapositions dépourvues de « sens » du point de vue **cognitif**, mais acceptées car logiques du point de vue **fantasmatique**. Dans l'exemple des boissons ou du concert de Rock, cette réserve ou « paradigme » est la liste des jugements portés sur un objet dont on ne veut pas, et des moyens par lesquels on souhaite s'en débarrasser, autrement dit la série A, valorisée chez les « extravertis ».

Validation directe et indirecte, critiques et autocritiques, résultats

A. Pour la validation directe de notre approche, nous proposons de recourir à la méthodologie de Gardin et Molino (Validation des énoncés en Sciences Humaines), exposée dans *La logique du plausible* (1987). Au départ se posait à ces auteurs un problème quantitatif (trop grand volume d'informations à dépouiller chaque année, même sur des sujets pointus) et qualitatif (mauvais abstracts résumant mal de mauvais articles). Selon eux, les abstracts doivent pouvoir engendrer sans ambiguïté le texte développé, « bavard ». D'où une double démarche :

1. Validation **interne** des modèles théoriques et des analyses d'experts

a) soit « à la main », en mettant par écrit les règles d'expertise et en les faisant « tourner » sur des exemples.

b) soit par la confection de Systèmes-Experts :

Un Système-Expert est un programme informatique simulant par des techniques d'Intelligence Artificielle le **raisonnement** de l'expert (*tête bien faite*), et pas seulement de son érudition (*tête bien pleine*), ce à quoi une base de données suffit). Tout Système-Expert est limité à un domaine d'application.

Exemple : le système Sphinx utilisé dans le diagnostic de maladies digestives trouve le bon diagnostic dans plus de 90% des cas.

c) Cette validation interne permet la vérification de la **cohérence du raisonnement de l'expert**, détecte la tricherie consciente ou la méconnaissance inconsciente, évite la tentation de plaquer coûte que coûte sa « grille d'interprétation » sur le corpus étudié; cf la critique de Karl Popper sur les systèmes dogmatiques qui déforment ou nient les faits pour avoir toujours raison. Elle correspond à l'exigence de **formalisation** dans la science moderne selon J.-C. Milner (1995) : « est galiléenne une science qui combine deux traits : l'empiricité et la *lettre mathématique* (discriminant de Koyré) ».

d) Mais on risque alors d'aboutir seulement à une cohérence « paranoïaque », coupée du réel : l'expertise est reproductible, le Système-Expert et l'expert humain aboutissent aux mêmes conclusions, mais le lien avec l'expérience, l'empiricité, n'existe pas : on peut avoir la **validité** sans avoir l'**exactitude** : dans l'astrologie sur ordinateur, le calcul astronomique est correct, mais jamais le lien expérimental entre tel ciel de naissance et tel caractère n'a été prouvé (il est au contraire souvent suspect d'extrapolation analogique).

Rappelons qu'un raisonnement est dit valide s'il est correctement conduit dans sa **forme**, indépendamment de l'exactitude de son **contenu** : « Socrate est un *chat*, tous les chats sont *immortels*, donc Socrate est *immortel* » est aussi valide que « Socrate est un *homme*, tous les hommes sont *mortels*, donc Socrate est *mortel* »...

J. Molino précise dans *La logique du plausible* p. 151 : « Une fois que l'on a obtenu une description classificatoire du corpus, le travail n'en est pas fini pour autant. En effet, cette description fondée sur la *mise en série* et la récurrence de *traits* caractéristiques dans le corpus, ne peut être validée que de manière *presque circulaire* : on ne retrouve à la fin que les traits dégagés au cours de l'analyse..... C'est bien, comme l'indique le nom d'analyse du niveau neutre, d'une démarche *préliminaire* qu'il s'agit, et qui ne vise qu'à ce que Chomsky appelle *l'adéquation observationnelle* : exigence contraignante et révolutionnaire à l'égard des *pseudo-méthodes* utilisées couramment par les sciences humaines, mais banale et élémentaire dans le cadre d'une *authentique méthode scientifique* » (souligné par nous).

2. D'où le second volet : la validation **externe** de ces analyses et modèles théoriques par la fabrication de **simulacres**. Cette validation correspond à l'exigence d'**empiricité** dans la science moderne selon J.-C. Milner.

a) L'aspect théorique en est formulé :

— par J. Molino p. 151 : « Seuls le *pastiche* et la *fabrication de faux* à partir des *règles de description* constituent une *validation externe du corpus* » (souligné par nous).

— et par J.-C. Gardin, chapitre L'analyse des textes selon l'Intelligence Artificielle, p. 77 : « Prenons un autre exemple [...] : l'analyse d'un corpus de récits supposés distinctifs d'un groupe humain donné, défini lui-même par telle ou telle de nos caractérisations habituelles (géohistoriques, ethnoculturelles, socioprofessionnelles, etc.). L'exigence d'efficacité, dans ce cas, consiste à poser que le commentaire de textes produit par l'analyse doit être utilisable comme *une espèce de protocole pour en fabriquer d'autres, artificiels*, mais que les membres du groupe humain considéré, ou les "experts" qui arbitrent en leur nom, *ne désavouent pas*; ou encore, comme *un instrument de diagnostic* pour reconnaître les récits de ce même groupe entre tous les autres, etc. » (souligné par nous). Si l'on remplace ici « récit » par « profession de foi », on verra que cette démarche *qualitative* est applicable à l'A.L.S.

b) La reproduction artificielle « à s'y méprendre » de tout ou partie des aspects de l'objet étudié atteste que les règles de description de l'expert sont non seulement cohérentes mais efficaces. Exemples :

— en Sciences Exactes : insuline de synthèse, simulateurs de vol, réalité virtuelle, archéologie expérimentale où les objets refabriqués se confondent avec les originaux.

— en Sciences Humaines : simulation *qualitative*, logique, qui permet le test de Turing :

Si un expert interrogeant en aveugle un humain et une machine sur un problème de sa compétence se déclare, au bout d'un délai de son choix, incapable de les distinguer, alors il faut cesser toute discussion métaphysique et déclarer que sur ce problème la machine a un fonctionnement *intelligent* (ou l'homme un fonctionnement *machinique* !)

— la linguistique, elle, se situe « entre » les Sciences Exactes et Sciences Humaines :

- du côté des Sciences Exactes, figure la possibilité qu'on a de la décrire avec des formalismes logiques, qualitatifs,

- du côté des Sciences Humaines, figure la possibilité qu'elle offre de rendre compte du « propre de l'homme » dans l'optique structuraliste (ethnologie, psychanalyse ...),

D'où les effets inattendus des simulations linguistiques, qui, en gagnant en complexité, « rognent » peu à peu sur le « domaine réservé » de l'homme (par exemple la production de textes complexes, « intelligents », en langue naturelle).

3. *Domaine de validité.*

Comme le précise J.-C. Gardin : « A défaut d'indications sur le corpus de textes à l'intérieur duquel se constitue l'individualité de celui ou de ceux que l'on étudie, il est impossible d'établir si la manière dont on caractérise cette individualité est ou non pertinente. »

Dans notre cas, l'hypothèse des séries ne prétend pas tout décrire :

a) Nous nous intéressons, au sein de toutes les dichotomies repérables en analyse de discours, à celles qui opèrent dans les prises de position subjectives du discours courant. Nous ne refusons pas l'examen d'autres dichotomies, mais nous constatons qu'elles sont « locales », liées au **contenu**, et non déterminantes dans la **forme** générale qui oriente la partialité subjective. Ce choix est récompensé par la découverte d'invariants pertinents car reproductibles et dotés d'un pouvoir de prédiction.

b) L'A.L.S. se limite à la description fine du discours des « personnalités névrotiques » dans le discours courant. Elle est donc non pertinente pour caractériser le discours rencontré dans les psychoses et des perversions.

c) L'A.L.S. ne prétend pas donner de description de la séance d'analyse, dont le niveau de complexité est bien supérieur : « Tout élément linguistique, du trait distinctif des phonèmes à la transformation et à la phrase, est un support potentiel de l'insistance du signifiant » (Mitsou Ronat).

d) Les séries n'interviennent pas à tout instant dans le discours courant, on peut parler en mode « cognitif » (description de la réalité ou raisonnement commun). Une recherche ultérieure portera justement sur l'alternance et l'intrication du mode cognitif et du mode fantasmatique dans l'argumentation, et les passages d'un mode à l'autre.

e) Critères de choix du corpus de textes :

— Les textes dits ou écrits *directement en français* sont préférables aux textes *traduits* : les métaphores se traduisent mal.

— La parole « spontanée » *retranscrite* est préférable à l'*écriture* « littéraire », souvent retravaillée donc censurée.

Ainsi la règle d'évitement des répétitions de termes amène souvent l'écrivain, à court de vocabulaire, à utiliser les synonymes « du dictionnaire », ce qui va troubler le « bel ordre » des séries.

De même, la *prose* est préférable à la *poésie*, marquée par certaines contraintes stylistiques (rime, assonances, allitération, etc.).

On choisira donc les professions de foi, les dialogues ou interviews retranscrits, les compte-rendus fidèles de négociations et débats plus ou moins polémiques

— On évitera les textes à *fortes contraintes argumentatives ou démonstratives* comme les textes scientifiques. En revanche les *slogans* publicitaires ou autres, quoique très travaillés, sont plus subjectifs et moins rationnels en raison même de leur brièveté : une phrase (« Fax — 270 : sa *clarté* m'a sorti de l'**ombre** »), voire un mot (« Guinness : *oser* »), alors qu'un raisonnement complet prend au moins trois phrases.

4. **Résultats** : traitement informatique de l'A.L.S.

a) Une recherche menée avec le G.R.T.C (Groupe de Représentation et Traitement des Connaissances, C.N.R.S. Chemin Joseph Aiguier, Marseille) a conduit à une validation partielle de l'A.L.S à l'aide d'un langage d'Intelligence Artificielle (J.-J Pinto, 1987).

(1) Programmes déjà réalisés :

— diagnostic automatique de la série des signifiants complexes (molécules) à partir de leur décomposition en atomes

- molécules à appartenance de série invariable (indépendante du contexte)
- molécules à appartenance de série variable (fonction du contexte),

— calcul sémantique sur les expressions et locutions pour en déterminer la série en fonction du contexte,

— diagnostic et génération de comparaisons antiphrastiques (aspect de l'A.L.S. non traité dans ce chapitre),

— synthèse automatique de petits « dialogues de sourds »,

(2) Programmes envisagés ou en cours de réalisation :

— génération automatique des séries d'atomes A et B à partir des énoncés parentaux,

— validation *interne* : Système-Expert d'analyse automatique de textes fournissant un diagnostic en termes de séries et parlers,

— validation *externe* : génération automatique de textes caractéristiques des différents parlers (fabrication de pastiches), avec notamment la « traduction » d'un même contenu « neutre » dans ces différentes sous-langues subjectives (à la manière des *Exercices de style* de Raymond Queneau),

— génération automatique de dialogues, avec la visée (encore lointaine) de rendre compte des interférences entre mode cognitif et mode fantasmatique dans l'argumentation.

b) L'analyse semi-automatique de textes :

Bien moins ambitieuse que le programme de validation précité, elle offre un outil informatisé facilement disponible et relativement fiable de visualisation de textes en vue de leur comparaison.

Elle consiste, après saisie d'un texte dans un traitement de textes, à n'en retenir *que le lexique pertinent pour l'A.L.S.*

Une macro-instruction permet de disposer tous les mots en colonne, puis d'éliminer la *punctuation* et les mots non porteurs de traits A ou B (la « *poussière grammaticale* » : articles, prépositions, conjonctions de coordination et de subordination, pronoms relatifs et personnels, etc.) pour ne garder que les *noms*, *verbes*, *adjectifs* et *adverbes*. Les expressions figées doivent être reconstituées à la main.

Cette liste verticale est transportée dans un tableur muni de quelques macro-instructions.

Chaque mot est alors automatiquement diagnostiqué A, B, O ou ? par comparaison soit avec un dictionnaire général, soit avec un dictionnaire spécifique de l'auteur (Baudelaire par exemple), ce qui permet un gain considérable de temps de recherche. Les expressions figées sont diagnostiquées par comparaison avec une table de référence.

La valeur (+, -, O ou ?) de chaque mot est automatiquement diagnostiquée par le même dictionnaire pour les mots dont la valeur est « lexicalisée », c'est-à-dire soit toujours positive (par exemple *gracieux*), soit toujours négative (par exemple *insupportable*)

Sinon le mot (par exemple *léger*, dont la valeur dépend du contexte) est noté +, -, O ou ? par une « main innocente » (non experte en A.L.S.) dans le contexte fourni par le texte analysé, ce qui introduit une incertitude liée à l'interprétation du lecteur.

Le tableur fait alors automatiquement le diagnostic de point de vue pour chaque mot : B+ ou A- = I (noté par +1), A+ ou B- = E (noté par -1), tous les autres cas, indécidables, étant notés par 0.

Une courbe *non statistique* cumulant ces +1, -1 ou 0 permet alors de visualiser l'orientation du texte vers l'un des points de vue E ou I, ou son hésitation entre les deux, ou encore un parcours spécifique à un texte donné (exemple du poème de Baudelaire *Les chats*).

Malgré une marge de variation liée à la « main innocente », on a la surprise de constater que les courbes de *textes d'un même locuteur* s'orientent « résolument » dans *la même direction* indépendamment de leur contenu thématique, résultat impossible à obtenir par une contre-épreuve : le *tirage au sort* des séries et valeurs des mots issus de ces textes donne une courbe à pente *aléatoire*.

B. Il existe d'autre part une sorte de « validation indirecte » de l'A.L.S., constituée par des approches empiriques dont les résultats convergent avec les nôtres : souvent purement quantitatives, procédant par induction, elles apportent par le poids de leurs statistiques ou le sérieux de leurs auteurs une confirmation non décisive mais néanmoins plausible à notre analyse.

1. Les « *mythes* » de Lakoff et Johnson correspondent aux deux points de vue intro et extraverti :

« L'*objectivisme* et le *subjectivisme* ont besoin l'un de l'autre pour exister. Chacun se définit *par opposition à l'autre* et voit en lui un *ennemi* ... ». (souligné par nous). Voici comment ils les caractérisent :

• Le mythe de l'*objectivisme* :

« Le monde est constitué d'objets indépendants de l'observateur ...

Nous acquérons notre connaissance du monde en faisant l'expérience des objets qui le constituent ...

Nous appréhendons les objets du monde au moyen de catégories et de concepts qui correspondent à des propriétés inhérentes des objets et à des relations entre les objets ...

La réalité objective existe. La science peut en dernier ressort nous donner une explication correcte, définitive et générale de la réalité ...

Les mots ont des sens fixes ...

Les hommes peuvent être objectifs ... s'ils usent d'un langage qui est clairement et précisément défini, direct et sans ambiguïté, et qui correspond à la réalité ... »

• Le mythe du *subjectivisme* :

« Nos propres sens et nos intuitions sont les meilleurs guides pour l'action ...

Ce qui compte le plus dans notre vie, ce sont les sentiments, la sensibilité esthétique, les pratiques morales et la conscience spirituelle, qui sont purement subjectifs ...

L'art et la poésie transcendent la rationalité et l'objectivité et nous mettent en contact avec la réalité de nos émotions et de nos intuitions ...

Le langage de l'imagination, en particulier la métaphore, est nécessaire pour exprimer les aspects de notre expérience qui sont uniques ...

L'objectivité peut être dangereuse, injuste, *inhumaine*. La science ne nous est d'aucune aide pour les questions les plus importantes de notre vie. »

2. J. Molino dans « Anthropologie et métaphore » (1979) souligne : « *un des partages les plus profonds de notre culture* est celui qui oppose le *rationnel* à l'*irrationnel*. Sous les formes les plus diverses, *le couple se reforme dans tous les champs du savoir* : il y a d'un côté la **solidité** d'un réel connu dans sa vérité **objective et cohérente**, et de l'autre les *illusions* d'une *subjectivité* qui *se livre sans entraves* à ses *démons* intérieurs ». Il relève des dichotomies *verticalement corrélées* :

- objectivité/subjectivité
- réalité/plaisir (chez Freud)
- accommodation/assimilation (chez Piaget)
- outil/rite (chez Le Cœur)
- propre/figuré (grammaire et rhétorique)

dont la genèse n'est pas précisée, et pour lesquels il hésite entre les noms de *mythes* (« la **pureté** scientifique n'est qu'un mythe ») comme Lakoff et Johnson, d'*archétypes* (« l'épistémologie de Bachelard est restée bloquée par l'obstacle que constituait l'archétype, très concret, du pur et de l'impur, de l'abstrait et du concret, du concept et de l'image, du rationnel et de l'irrationnel »), et de « *partage au sein de la culture* ».

3. Dans son article *Paradigmes cognitifs et linguistique universelle* (in « *Intellectica* » n°6 sur Langage et cognition), le linguiste et informaticien F. Rastier décrit, accompagnés de leurs options linguistiques, les deux

paradigmes qui rivalisent dans les sciences cognitives : le cognitivisme **intégriste** ou **orthodoxe**, et le connexionnisme, dont le lexique rappelle étrangement celui des mythes objectiviste et subjectiviste.

Il caractérise leurs oppositions par les couples **logiciste/physiciste**, **discret/non discret**, **identique/non identique à soi**, (superposables aux séries B et A), et oppose la métaphore cognitiviste « l'esprit est un **programme** » à la métaphore connexionniste « l'ordinateur est un *cerveau* ». Il retrouve au niveau des structures de données informatiques (Minsky et Papert, *Perceptrons*, 1969) l'affrontement entre ces deux paradigmes sous la forme des oppositions suivantes (en anglais), *verticalement corrélées* comme nos séries :

- symbolic/connectionist
- logical/analogical
- serial/parallel
- discrete/continuous
- localized/distributed
- hierarchical/heterarchical

Mais ici encore les dénominations qu'il propose : enjeux *idéologiques*, *ontologies implicites* (pensée du *discret* et pensée du *continu*), *philosophies* (« les ontologies spontanées cherchent appui sur des philosophies explicites »), *poétiques* (métaphore de l'ordinateur et métaphore du cerveau), ne nous éclairent ni sur la nature, ni sur la raison d'être de ces paradigmes...

4. Le Socio-Styles-Système de B. Cathelat.

a) Il « a pour objet d'aborder dans une enquête multi-thématique et multi-dimensionnelle *tous les chapitres de vie* d'un échantillon représentatif de la population, pour en tirer une analyse de la *diversité typologique* de cette population (*les Socio-Styles*)... [Son] principe essentiel est de rechercher cette *structure socio-culturelle* de la façon la plus empirique, en traitant de façon expérimentale un grand nombre de variables sans hypothèse préalable, à la recherche de la *logique implicite* des réponses de l'échantillon » (souligné par nous).

b) Il utilise pour présenter ses résultats plusieurs axes réductibles à deux sans perte notable d'information :

— un axe horizontal : *mouvement* (ou *changement*)/**recentrage** (ou **stabilité**)

— un axe vertical : *sensualisme* (ou *plaisir*)/**ascétisme** (ou **rigueur**)

qui dupliquent de façon selon nous redondante notre axe Extraverti/Introverti

c) Nous lui voyons un double intérêt :

— Ses graphes confirment à plus de 80% nos résultats. Ainsi en matière de consommation alimentaire, les choix des différentes clientèles coïncident étonnamment avec ce que prédit l'A.L.S., que ce soit pour leur mode d'alimentation, le type de produit consommé, le type d'emballage et de lieu de vente qui les attire, ou même le support et le style publicitaire qui les touche le mieux !

— Le Socio-Styles-Système mentionne l'existence de **Lexico-styles**, tout à fait superposables à nos parlers : « Il n'y a pas une seule et idéale bonne manière de dire chaque chose, mais plusieurs; l'intuition de l'artiste et la volonté du décideur ne suffisent pas toujours à assurer le succès d'un message ». Les exemples de ces « **styles de langages propres aux différentes Mentalités** » sont pour le pôle changement « Ce mec, je le sens carrément fou, mais sympa », et pour le pôle stabilité « Je considère qu'il est important de respecter les valeurs de cet individu ».

5. La sémiométrie de Deutsch et Steiner (mise en œuvre par la SOFRES).

a) Ses bases ont des points communs avec les nôtres : « les mots ont une vie autonome, ils sont investis "affectivement" par les individus »

b) On soumet aux interviewés un corpus de mots « représentatifs, univoques, sensibles [non indifférents], non consensuels (pour dégager des différences) ». Ces mots reçoivent des notes de -3 à +3 selon qu'ils provoquent des sentiments agréables ou désagréables. La sémiométrie va alors « *segmenter des populations*, en dégageant les mots significativement surinvestis (négativement ou positivement) par les *différents groupes comparés* ».

c) On décrit les axes :

— *pulsions, émotions*/**ordre, contrôle**

— *détachement*/**attachement**

— *conflit*/**harmonie**

qui scindent cette fois en trois notre axe Extraverti/Introverti.

d) On met en évidence des clivages par exemple au sein de l'électorat de *droite* (même **contenu**) entre chiraquiens « **autoritaires** » et barristes « *romantiques* et *novateurs* », rejoignant les consensus factices diagnostiqués par l'A.L.S. et évoqués par A. Duhamel à propos du référendum sur Maastricht,

e) « L'analyse des sensibilités de 1000 maîtresses de maison de plus de 20 ans » s'accorde avec notre description des deux temps du parler E → I : « De 20 à 40 ans dominent les valeurs pulsionnelles (*sensuel, nudité, émotion*)... Entre 41 et 45 ans ... une rupture nette fait surgir les mots *angoisse, doute, étranger, méfiance*. Puis, après 46 ans, dominant de façon stable les valeurs d'**ordre**, de **morale**, et de **tradition** ». (Bien sûr les « extraverties » vagabondes ne sont pas recensées dans les « maîtresses de maison » !).

C. Critiques et autocritiques

1. Critiques non pertinentes témoignant seulement d'une mauvaise compréhension du modèle

a) Nous avons répondu par avance aux suspicions de schématisme que la liste des combinaisons de points de vue n'était pas limitative, et aux reproches de catégorisation des personnes que les parlars sont l'analogie de **langues** et non de *catégories diagnostiques*.

b) Certains confondent notre proposition que le **même** contenu peut être commenté au minimum de **deux manières**, avec le commentaire **différent** de contenu **différents**. Notre frontière ne passe pas entre *lent comme un escargot* et *rapide comme l'éclair*, bien évidemment opposés du point de vue de leur référent, mais entre *rapide comme l'éclair (A)* et *à fond la caisse (pied au plancher) (B)* ou *ralentir (B)* et *lever le pied (A)*, portant sur le même référent, mais de séries opposées. Ou encore dans un autre domaine *creuser (A)* et *approfondir (B)* [... une question].

c) Certaines contestations sur l'origine des phénomènes que nous décrivons nous semblent peu pertinentes :

— L'étymologie n'est pas d'un grand secours pour expliquer la naissance et le succès d'une expression, car elle est en général oubliée ou ignorée. L'emploi fantasmatique d'un mot ou d'une expression devient assez vite indépendant de sa justification étymologique. Une « radicalisation » par ellipse ou section de l'expression vient d'ailleurs ensuite rendre son autonomie au verbe puisé dans une série donnée :

« ça en jette » (mille feux)

« se ramasser » (une pelle, une bûche)

« se casser » (certains dictionnaires proposent l'étymologie : « se LA casser, la jambe, en s'enfuyant »).

— L'argument : « c'est la mode qui répand certaines locutions comme "je m'éclate" » est réfutable. Il suppose un locuteur universel, un « Monsieur Tout-le-monde » à comportement standard quant à la « perméabilité » mentale. Nous soutenons au contraire qu'il faut cette *hypnose préalable* qu'est l'identification pour faire des sujets « suggestibles » ou « réfractaires » vis à vis des suggestions ultérieures.

L'expérience montre en effet que quelle que soit la pression de l'entourage, les locuteurs I ≃ I n'emploieront jamais « s'éclater » : ils « résistent » à la mode. La contagion ne pourra toucher que ceux que leur parler incite à s'y abandonner : les « extravertis », et à la rigueur les « hésitants ».

D'autre part, cette invocation d'allure *sociologique* d'un agent mystérieux (la mode) ne fait que repousser la question de la genèse de ces expressions chez leurs « créateurs ».

Enfin leur caractère « moderne » est contestable : nos parents disaient déjà, avec des mots de la même série, « faire la bombe », et nos aïeux « se consumer de désir »..., invariant dont l'A.L.S. rend bien compte.

2. Critiques pertinentes et autocritiques : insuffisances ou contradictions du modèle, réfutations partielles mettant sur la voie de remaniements futurs.

a) Nous n'avons pas voulu aborder ici le problème, pourtant exploré, du « choix » des figures de rhétorique permises ou interdites à tel ou tel parler, non plus que le passage des traits sémantiques dans la syntaxe et le style même du texte subjectif (les « extravertis » sont bavards, créatifs et flous, les « introvertis » précis, répétitifs et laconiques).

b) On nous a reproché le caractère simplificateur d'une analyse statique des mots complexes en traits sémantiques préalablement définis, opposée par exemple au type d'analyse que propose F. Rastier dans sa *Sémantique interprétative*. Ce n'est là qu'une approximation provisoire. Elle peut suffire dans un premier temps pour une simulation informatique limitée, et pour la transmission aisée d'une méthode reproductible et efficace. Mais nous sommes conscients de recourir là à un raccourci pour aborder une question en fait extrêmement complexe.

En effet les traits ou « atomes » n'ont aucun caractère primitif (ils ne sont en rien comparables à ceux de la phonologie par exemple). Les adjectifs « simples » sont des relais, des résumés, des condensés d'énoncés parentaux plus longs et plus complexes. La manière dont les traits minimaux sont extraits des verbes d'action (garder, jeter,...) demande à être affinée.

Il faudrait donc construire une simulation beaucoup plus diachronique du passage du discours parental à celui du futur adulte, avec des règles beaucoup plus nombreuses et plus fines permettant la construction

automatique de la liste des atomes A et B à partir des énoncés parentaux eux-mêmes. Il faudrait aussi rendre compte du fait qu'il y a, chez les locuteurs devenus adultes, extension par généralisation de cette liste à tous les couples d'opposés que nous proposons, puisqu'il n'est pas garanti que le discours parental les ait contenus.

Applications de l'A.L.S.

A. En psychanalyse :

1. L'A.L.S permet une présentation logicisée des descriptions cliniques dans les névroses, et évite ainsi certaines confusions.

Si, comme on l'a vu, l'A.L.S. n'est d'aucun secours pour modéliser ce qui se passe lors des séances d'analyse, elle affine en revanche considérablement les descriptions cliniques qu'elle assoit sur le dire même des névrosés, au mot près. On retrouve toutes les caractéristiques de la séméiologie classique, structurées et enrichies :

- La notion de parler « I ou E » aide à mieux comprendre pourquoi les phobiques typiques sont à la fois *agoraphobes* (point de vue I) et *claustrophobes* (point de vue E)

- Des confusions possibles entre discours obsessionnel et discours de l'Université chez Lacan sont surmontées grâce à notre terminologie (parler « conservateur » et parler « du progrès »). Détaillons ce dernier point :

Lacan met souvent en synonymie le discours universitaire et le discours obsessionnel; il compare l'obsessionnel à l'esclave qui s'incline devant le Maître (celui qui prend le risque de mourir pour conquérir l'objet de son désir), référence à la « dialectique du Maître et de l'esclave » du philosophe Hegel :

« Le travail auquel s'est soumis l'esclave *en renonçant à la jouissance par crainte de la mort*, sera justement la voie par où il réalisera la liberté[prétend Hegel]. Il n'y a pas de leurre plus manifeste politiquement, et du même coup psychologiquement. La jouissance est facile à l'esclave et elle laissera le travail serf. La ruse de la raison séduit par ce qui y résonne d'un *mythe individuel bien connu de l'obsessionnel*, dont on sait que *la structure n'est pas rare dans l'intelligentsia*. Mais pour peu que celui-ci échappe à la mauvaise foi du professeur, il ne se leurre qu'assez difficilement de ce que ce soit son travail qui doive lui rendre l'accès à la jouissance. Rendant un hommage proprement inconscient à l'histoire écrite par Hegel, il trouve souvent son alibi dans *la mort du Maître*. Mais quoi de cette mort? Simplement il *l'attend*. En fait c'est du lieu de l'Autre où il s'installe, qu'il suit le jeu, *rendant tout risque inopérant*, spécialement celui d'aucune *joute*, dans une « conscience-de-soi » pour qui *il n'est de mort que pour rire* » (*Subversion du sujet et dialectique du désir*, 1966).

Or la logique du parler « I → I » (discours obsessionnel) rend impossible son assimilation au discours universitaire (parler « E → I »): le premier suppose une *perfection initiale*, donc la « science infuse », incompatible avec l'acquisition de connaissances nouvelles (l'obsessionnel est « d'une ignorance crasse », et néanmoins pédant); le second suppose une *perfectibilité secondaire* et permet de se « remplir de savoir » pour racheter une jeunesse « folle » et peu studieuse, et acquérir la respectabilité qu'on n'avait pas au départ.

2. La validation de l'A.L.S permet par contrecoup de valider en amont les thèses générales qui l'ont permise/qu'elle suppose, notamment :

- Le sujet de l'inconscient représenté dans le langage, « parfaitement accessible au calcul de la conjecture » et relevant de « l'inscription d'une combinatoire dont l'exhaustion serait possible »,

- La notion fondamentale que « le désir de l'homme, c'est le désir de l'Autre »,

- La réversibilité du sujet et de l'objet dans le fantasme.

En aval, l'application de ces thèses générales et de l'A.L.S à un certain nombre de propositions de la psychanalyse permet d'en amorcer la validation ou la réfutation.

3. Les « Séries et parlers » peuvent également être appliqués aux discours des analystes.

Il n'y a pas de normalité en psychanalyse. Les analystes étant faits de la même pâte que leurs patients, Lacan peut légitimement se demander : « Comment nous assurer que nous ne sommes pas dans l'imposture ? ».

Comment en effet caractériser le discours analytique ? Il est plus facile de procéder par élimination, de dire *ce qu'il n'est pas*, à mesure qu'on identifie les différents fantasmes. On aboutit ainsi à une définition **récursive** : la psychanalyse, tant en pratique pour les patients qu'en théorie pour les analystes, serait *l'analyse des fantasmes sur l'analyse* comme objet indéterminé, y compris des fantasmes des analystes. Refuser

d'analyser « ses pairs », voire « le père » (Freud ou Lacan), c'est reprendre d'une main ce qu'on donne de l'autre, et continuer à mettre sa névrose dans des théories, comme Freud le disait déjà de son élève Rank.

a) Sur les buts de la « cure » analytique, il peut exister une complicité inconsciente entre l'analyste et son patient dans le fantasme, lorsqu'ils partagent le même parler :

Dans le parler $E \rightarrow E$, l'analyse permettrait une *ouverture dialectique*, et dans le parler $I \rightarrow I$ **la restauration de la complétude perdue** ; dans le parler $E \rightarrow I$ il s'agirait de **s'assagir, de racheter ses erreurs de jeunesse, de devenir respectable et honorable** (analyse à l'américaine) ou encore d'effectuer un **travail thérapeutique**, et dans le parler « I ou E » de *trouver un compromis, un juste milieu entre les névroses* (« hystériser les obsessionnels, obsessionnaliser les hystériques »), etc.

Ces fantasmes retentissent hélas directement sur la pratique et les résultats des analyses, qui, au lieu de renvoyer dos à dos toutes les identifications et de tendre vers le *désêtre* et la *destitution subjective* (Lacan), reconduisent l'analysant dans un discours névrotique seulement habillé de jargon psychanalytique.

b) Sur la théorie.

La littérature analytique fourmille de conceptualisations suspectes, qui prennent parfois pour alibi la « structure de fiction de la vérité ». Bien loin que ses propositions soient transmissibles au sens où l'entend la communauté scientifique, elles n'exercent qu'une *suggestion* (ce qui est un comble chez des analystes !) partielle et momentanée sur des groupuscules, et engendrent des « délires à plusieurs » dressant des factions ou des chapelles les unes contre les autres. Lacan prédit que dans quelques années, on rangera les auteurs de textes « analytiques » dans la rubrique des fous littéraires !

L'A.L.S. permet, dans cette jungle de productions réputées « analytiques », de faire un premier tri entre les fausses pistes (banalement fantasmatiques) et les énoncés potentiellement intéressants (au sens opératoire de Gardin et Molino). On aurait ainsi tout intérêt à examiner à la lumière de nos commentaires sur le mot « mort » les vingt-huit positions différentes et partiellement incompatibles entre elles (!) recensées par J. Sédard (1990) sur la notion de *pulsion de mort*.

c) Sur les différents courants en concurrence ou en conflit, parfois au sein de la même obéissance : l'A.L.S. offre des critères reproductibles pour aborder les problèmes de dialogues de sourds au sein des institutions analytiques, problèmes largement liés aux parlars névrotiques inanalysés des analystes (cf l'exemple d'« exprime » (cf le § Description approfondie, B, 1, b).

Elle permet également de démasquer certains pseudo-antagonismes entre « groupes » ou « personnes » en fait de même pôle identificatoire.

Elle débouche enfin sur une critique argumentée et constructive des modes actuels de diffusion de la psychanalyse, séminaires, colloques, publications etc.

B. Dans les sciences du langage

1. *En sémantique* : puisqu'il existe des **universaux subjectifs**, distincts des universaux **cognitifs**, découlant de la genèse des identifications, et dépassant le style d'un auteur, les langues ou les époques, l'A.L.S. possède un certain potentiel *explicatif*, voire *prédictif* dans la sémantique des figures :

a) On l'a vu plus haut à propos du programme de diagnostic de comparaisons antiphrastiques.

b) On le voit également dans des synonymies inexplicables cognitivement. Ainsi :

L'article MORFLER du *Dictionnaire du français non conventionnel* indique :

« (1) recevoir (des coups, une balle) : de la série Morfiler, "manger", par passage métaphorique à "prendre" (cf déguster).

(2) parler, avouer, dénoncer : sens incompréhensible. Il doit s'agir d'une *confusion* entre MORFLER et MOUFTER (parler) ». (souligné par nous)

Or on peut, sans recourir à cette hypothèse de la confusion, décrire grâce aux séries les deux sens de MORFLER. Il existe en effet un paradigme : « (passer/se mettre) à table », « manger le morceau », attestant que l'argot, langue de rejetés, donc « extravertie », désigne souvent la trahison par des termes empruntés à la série adverse, ce qui est le cas de MANGER et de ses synonymes, dont MORF(I)LER.

c) Autre exemple : la *déformation d'expressions figées*, souvent attribuée à une incompréhension, une méconnaissance de l'étymologie : « faire des coupes claires » devient « faire des coupes **sombres** ».

Certes il y a oubli de l'étymologie, mais la substitution, qui n'est pas quelconque, peut s'expliquer en appliquant la règle d'accord des séries. En effet le parler extraverti aura tendance à remplacer CLAIR (valorisé dans la série A) par SOMBRE (série B, dévalorisé) parce qu'il « va mieux » avec COUPER (série B, également dévalorisé).

d) Formes potentielles à pouvoir prédictif :

On se souvient que notre « grammaire potentielle » est « amenée à assigner à la langue des limites qui ne sont pas celles de l'attesté, mais celles du « possible à dire », et à y inclure des emplois qui font l'objet de prédictions ».

Lorsqu'un trait élémentaire ou un signifiant complexe ne sont pas utilisés actuellement par une langue donnée, ils peuvent l'avoir été à une autre époque, ou l'être actuellement dans une autre langue.

Par exemple « je suis bleu » ne se dit pas en français, alors que l'anglais dit « I feel blue » (j'ai le cafard) et l'allemand « Ich bin blau » (je suis rond ou bourré), triste et rond appartenant tous deux à la série B.

Les années récentes ont vu l'apparition de « s'allumer » et « s'arracher » comme équivalents de « s'éclater », et la liste semble devoir s'étendre encore des verbes de la série A promis à cet usage.

2. En rhétorique et en argumentation :

Chacun est fait par son parent l'avocat d'un type d'identification, donc est voué à une sorte de *plaidoyer lexical*. Entendre « son » parler ou le parler adverse entraîne adhésion ou opposition, consensus ou conflit. Les séries apparaissent donc comme des *réserves d'éléments métaphoriques à valeur argumentative*, où l'on peut puiser pour argumenter **sans recourir au raisonnement**.

Si la langue peut fonctionner sur un mode fantasmatique ou sur un mode cognitif, l'étude de l'alternance ou de l'intrication de ces modes dans l'argumentation s'impose, facilitée par notre type d'analyse.

Le malentendu étant la chose du monde la mieux partagée, l'A.L.S. a des retombées dans le domaine de la **négociation**. Elle permet d'explicitier et parfois de résoudre les malentendus générateurs de *conflits* (même langue subjective mais désaccord sur le contenu) ou de *faux consensus* destinés à se briser (langues subjectives opposées croyant communier dans un même idéal).

3. En poésie et littérature

Baudelaire déclarait (Salon de 1859, ouvrage précité) : «... Il est évident que les *rhétoriques* et les *prosodies* ne sont pas des tyrannies inventées arbitrairement, mais *une collection de règles* réclamées par *l'organisation même de l'être spirituel* ». (souligné par nous). Ces règles de l'organisation subjective, que nous relierions à des identifications, vont intervenir et dans la composition et dans la réception du texte littéraire. L'A.L.S. ajoute aux analyses classiques ou modernes une nouvelle dimension.

Nous laissons à d'autres l'étude de la singularité poétique, singularité du poète par sa biographie, singularité du poème par sa place dans l'œuvre et par son caractère unique. Nous cherchons au contraire :

– le dénominateur commun à l'auteur, à ses continuateurs (d'autres « poètes maudits » par exemple) et à ses lecteurs : qui l'apprécie, qui le rejette, et dans quels termes (les réseaux de complexité).

– la constance ou la variation de son « point de vue » au cours de sa vie (Aragon passe du point de vue E au point de vue I, comme le montrent les préfaces opposées de 1924 et de 1964 du *Libertinage*, à la différence de Paul Nizan qui reste dans le parler E → E).

Une étude sur *Les Fleurs du Mal* de Baudelaire, à paraître, montre la fiabilité de notre approche.

4. Dans le domaine de la traduction

Les traducteurs soigneux savent tenir compte du *niveau de langue* élevé, moyen (« neutre ») ou bas des mots ou expressions qu'ils ont à traduire. Ainsi traduiront-ils selon le cas l'expression originale soit par « perdre la raison », soit par « devenir fou », soit par « péter un fusible »; ou encore par « décéder », « mourir » ou « claquer ». Mais il est peu probable qu'ils fassent la différence, au sein du même niveau de langue, entre « fondu » et « givré » ou entre « y passer » et « y rester » (pseudosynonymes). De ce fait le lecteur est privé d'une information capitale portant soit sur la personnalité de l'auteur, soit sur la psychologie du personnage.

C. Dans les sciences humaines en général

Brunetto Latini écrivait déjà au Moyen-Âge (Le Livre du Trésor) : « Tuilles [c'est-à-dire Marcus Tullius Cicéron] dit que *la plus haute science de cités gouverner, c'est rhétorique, c'est-à-dire la science du parler*; car si parlure ne fût, *citée* ne serait, ni *nul établissement de justice* ni *d'humaine compagnie* » (souligné par nous).

Lakoff et Johnson précisent de nos jours : « Les métaphores peuvent créer des réalités, en particulier des *réalités sociales* », et J. Molino : « La métaphore, au moment où les linguistes en redécouvrent l'importance,

apparaît donc comme un instrument stratégique d'analyse de la *culture* ... Mais si la métaphore est nécessaire pour l'interprétation des cultures, *ne serait-elle pas en même temps un de ses ingrédients essentiels ?* ».

Pour nous, suivant en cela Lacan, la métaphore est constitutive du **fantasme**, et les *institutions* (qui reposent sur des dires ou des textes), les *réalités sociales* et les *cultures* ne sont que des aspects de la **subjectivité** ou *réalité psychique* qui résulte elle-même de notre condition d'*êtres parlants*.

Aussi peut-on et doit-on, sous peine d'échec, aborder l'étude de l'« *humain* » sous l'angle de la *parole*.

L'A.L.S. peut, parmi d'autres méthodes, contribuer à la critique des explications psychologiques, sociologiques, économiques, politiques, philosophiques, ou même pseudo-psychanalytiques du **malaise dans la civilisation** : apprendre à poser les problèmes correctement, c'est-à-dire dans toute "théorie" rechercher le fantasme, s'impose avant de commencer à chercher des solutions. Car le locuteur que nous décrivons comme le *simple porte-parole d'une identification* débarrassée de ses singularités n'est plus ni le sujet **INDIVIDUEL** de la *psychologie*, ni le sujet **COLLECTIF** de la *sociologie* : « ça parle », il n'y a pas d'auteur, qu'il soit unique ou multiple, aux discours et à leurs effets.